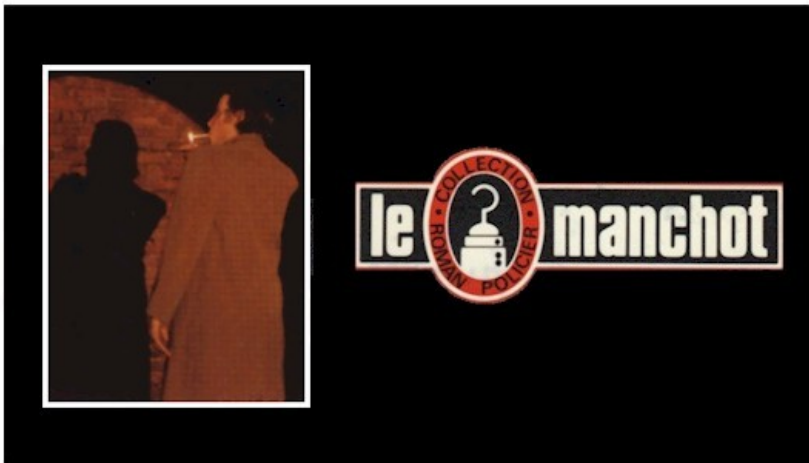


PIERRE SAUREL

Un homme à abattre



BeQ

Pierre Saurel

Le Manhot # 32

Un homme à abattre

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 437 : version 1.0

Un homme à abattre

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Un contrat

William Bentley habitait Trois-Rivières depuis trois ans. Il s'était porté acquéreur d'un vaste domaine et on avait vu s'ériger sur ces terres, un véritable château. Bentley était millionnaire. Propriétaire de quelques boîtes de nuit, de restaurants et d'immeubles, cet homme avait passé la majeure partie de sa vie à faire des transactions.

Cependant, on chuchotait qu'il était un des parrains de la mafia. À plusieurs reprises, les policiers-enquêteurs s'étaient intéressés à lui. Dans le milieu, le nom de Bentley ouvrait toutes les portes, on savait que parmi ses amis se trouvaient des trafiquants de drogue, des criminels et même des tueurs. Pourtant, jamais on n'avait pu prouver quoi que ce soit contre ce

riche Québécois.

« Quand on possède des boîtes de nuit, des restaurants, quand on aime le jeu, il est infaillible qu'on rencontre des gens du milieu. J'en connais plusieurs. Mais ça ne veut pas dire que je suis membre de la mafia », se plaisait-il à répéter.

Depuis qu'il s'était installé dans la région des Trois-Rivières, Bentley, qui avait environ soixante-dix ans, s'était retiré des affaires. Il avait pratiquement tout vendu, restaurants, boîtes de nuit, ne conservant que quelques édifices à nombreux logements. Les policiers qui, pendant des années, l'avaient surveillé presque nuit et jour, ne s'occupaient plus de ses activités.

« Si Bentley est un dirigeant de la mafia, son influence a diminué, c'est sûr. Il y a maintenant d'autres individus qui sont les meneurs », pensait-on.

L'homme d'affaires s'était rendu à l'hôtel Bonaventure de Montréal où il occupait une somptueuse suite. Il devait passer trois jours dans la Métropole.

Ce soir-là, quelques hommes arrivèrent en taxi au luxueux hôtel de Montréal. Sans dire un mot, sans demander un seul renseignement, chacun d'eux s'engouffrait dans l'ascenseur et grimpait directement à l'appartement de Bentley.

Un domestique les recevait et les faisait passer au salon où Bentley avait fait installer une longue table rectangulaire.

« Prenez place, messieurs, mon patron ne tardera pas. Que peut-on vous servir ? » Le millionnaire avait fait installer un véritable bar dans ses appartements où l'on pouvait étancher sa soif à volonté.

À neuf heures, les six chaises placées de chaque côté de la table, étaient occupées.

Le domestique passa dans une autre pièce et, quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit. Bentley parut et, immédiatement, les six hommes se levèrent pour saluer l'homme aux cheveux blancs.

William Bentley alla s'installer dans le large fauteuil placé au bout de la table. Il appuya son

coude droit sur le bras du fauteuil et plaça la main à plat sur sa figure, cachant une partie de son visage. Il dit d'un ton ennuyé :

– J'écoute.

L'homme placé à sa droite, un grand type aux cheveux frisés et très noirs, se leva :

– Nous devons prendre une décision concernant Fulton, son cas est devenu excessivement grave. Les autres sont au courant. J'avais demandé à Rossi d'enquêter de près sur Fulton et de prouver les allégations qui avaient été soulevées lors de notre dernière réunion.

En effet, lors d'une assemblée précédente, on avait décidé d'enquêter sur Jack Fulton, un industriel, un des chefs du milieu. Fulton, depuis quelques mois, avait d'énormes difficultés financières. À quelques reprises, il avait été vu en compagnie d'agents enquêteurs, membres de la Gendarmerie Royale.

On en était venu à la conclusion que Fulton avait décidé de trahir ses amis en échange de quelques milliers de dollars. Fulton était

excessivement dangereux. S'il révélait aux enquêteurs tout ce qu'il savait, plusieurs membres influents de la mafia se retrouveraient dans l'eau bouillante. Bentley lui-même risquait la prison pour plusieurs années.

– Rossi a commencé son enquête, puis il est disparu mystérieusement. Je suis persuadé que la bande de Fulton l'a éliminé. Quand retrouverons-nous son cadavre ?

L'homme aux cheveux frisés s'assit. Tous les yeux se tournèrent vers Bentley. Mais le millionnaire semblait dormir. On se demandait s'il avait entendu le rapport. Enfin, un autre homme se leva :

– Satino m'a tout raconté, dit-il. J'ai vu Luigi et Durand. Nous croyons qu'il ne reste qu'une seule et unique solution. Il faut éliminer Fulton.

Enfin, Bentley leva les yeux.

– Ceux qui sont pour la proposition que vient de faire Leclerc, levez la main.

Les six hommes, d'un commun accord, levèrent la main.

Satino demanda alors :

– Et vous, monsieur Bill, qu'en pensez-vous ?

William Bentley murmura d'une voix à peine perceptible :

– Élimination. Mais il faudra un travail propre.

Luigi Grasso, un homme d'une imposante stature, se leva et d'un signe de la main, demanda la parole à Bentley.

– On vous écoute Luigi.

Avec un accent prononcé, le gros Québécois de descendance italienne expliqua :

– Je m'attendais à cette décision. Aussi, j'ai déjà pris tous les renseignements. J'ai un rapport à vous transmettre.

Il sortit un papier de sa poche, un papier sale sur lequel il avait griffonné quelques notes.

– J'ai téléphoné à New York, puis à Détroit. Je n'ai plus qu'à donner l'accord. Un homme, sur notre demande, viendra à Montréal. Il y restera trois jours. Quand il quittera la métropole, Fulton aura cessé de vivre ; un travail de professionnel,

un travail propre, sans aucun risque.

Satino demanda :

– Comment s’y prendra le tueur ?

– Je ne connais aucun détail. Je n’ai pas à questionner. Quand on engage un professionnel, il ne faut pas chercher à en savoir trop. Si nous nous montrons trop curieux, le contrat sera annulé.

Bentley demanda alors :

– Combien ?

– Cinquante mille ! Nous devons faire parvenir vingt-cinq mille à Détroit lorsque l’affaire sera terminée. Le premier vingt-cinq mille sera remis au tueur, de main à main.

Ce fut Durand qui posa la question suivante :

– Donc, il nous faudra rencontrer cet homme ?

Le gros Luigi consulta son papier.

– Il faut un homme sûr, sans dossier, il ne doit être au courant de rien. Le rendez-vous aura lieu dans un restaurant de Montréal. Notre envoyé remettra une carte au tueur. Je l’ai préparée, tout

est clair.

Luigi fouilla dans sa poche, sortit une petite enveloppe et en retira une carte de visite.

– J’ai ici le nom de Fulton, son adresse, celle de son bureau, l’adresse de son camp d’été, le prénom de sa femme, le nom de son fils qui est aux études, celui de sa fille qui est mariée, l’adresse de cette dernière et enfin, l’endroit où travaille le gendre de Fulton. C’est tout... et on m’a dit que c’était suffisant.

Bentley reprit la parole.

– Vous avez trouvé l’homme qui devra transmettre le message ?

– Non, j’ai pensé qu’on pourrait le faire ensemble.

– Le montant de cinquante mille me paraît raisonnable.

Celui qui semblait « le parrain » avait fait un rapide calcul.

– Vous payez sept mille dollars chacun, je suis prêt à mettre les huit mille qui manqueront. Y a-t-il des oppositions ?

Personne ne s'objecta.

– L'argent comptant sera remis à Luigi. Il est inutile de vous dire que cet argent doit provenir de revenus non déclarés. Si vous êtes tous d'accord, Luigi peut communiquer avec Détroit. Le plus tôt nous en finirons avec Fulton, le mieux ce sera.

Luigi Grasso était resté debout. Avant de s'asseoir, il déclara :

– Il faut tout d'abord trouver le messager.

La discussion s'éleva entre les six hommes, Bentley ne semblait pas du tout intéressé par l'affaire. Il se leva et sortit de la pièce. Lorsqu'il revint, il imposa le silence au groupe.

Le domestique parut alors avec un plateau contenant des verres de boisson, il en fit la distribution à chacun des invités, puis sortit de la pièce en fermant soigneusement la porte derrière lui.

– Alors, messieurs, avez-vous pris une décision ? demanda Bentley en retournant à son fauteuil.

Bartino, l'un des membres influents de la pègre, se leva :

– Je connais un homme qui serait le candidat idéal pour faire le messager. Il travaille pour monsieur Lionel. Il n'a que vingt-deux ans. Il est à l'emploi d'une boîte de nuit, il passe parfois de la drogue pour se faire un revenu supplémentaire. Il ne connaît aucun d'entre nous. Monsieur Lionel m'affirme que l'on peut se fier à Daniel Laurin. Pour cinquante dollars, il ferait n'importe quoi.

– Vous êtes tous d'accord ? demanda Bentley.

– Ça nous paraît l'homme le plus sûr. Nous lui transmettrons le message par l'entremise de monsieur Lionel. Il aura deux enveloppes à remettre à monsieur Smith.

– Qui est Smith ?

– C'est le nom que portera le tueur à gages. Bob Smith, continua le gros Luigi. Je trouverai le restaurant, fixerai l'heure de la rencontre et je vous tiendrai au courant du jour de l'exécution du contrat.

Alors, Bentley éleva la voix pour la première fois.

– Non, je ne veux rien savoir, absolument rien. Lorsque nous apprendrons, par les journaux, la disparition de Fulton, nous paierons l’autre vingt-cinq mille. Pour moi, cette affaire est terminée. Je ne veux plus en entendre parler.

Il plongea la main dans la poche arrière de son pantalon, sortit un portefeuille bourré d’argent et en retira huit billets de mille dollars.

– Voici ma part, Luigi. Si le contrat n’est pas exécuté, tu devras m’en remettre la moitié.

– Il le sera, l’organisation de Détroit va nous déléguer son meilleur homme. Aucune crainte là-dessus.

McLean, un petit homme, passablement âgé, n’avait pas dit un seul mot depuis le début de la réunion. Il n’avait qu’approuvé ses collègues.

– Si pour vous, la date de l’attentat n’a pas d’importance, monsieur Bentley, pour moi, c’est l’inverse, dit-il. J’ai eu de nombreux démêlés avec Fulton. La police m’interrogera sûrement. Il

me faut un alibi parfait.

Bentley était d'accord.

– Pourquoi ne pas retenir un avion privé ? Aller à l'étranger ? Vous pouvez sûrement vous offrir une vacance de quelques semaines.

Satino s'empressa d'ajouter :

– Je peux t'organiser un voyage, si tu veux. Tu pourrais partir demain.

Bentley coupa court à la conversation, impatient.

– Vous vous entendrez tous les deux, lorsque vous serez sortis d'ici.

Luigi ramassa une partie de la somme qu'il devait envoyer à ses « collaborateurs » de Détroit puis, l'assemblée étant terminée, tous décidèrent de se retirer.

Obéissant aux ordres de Bentley, ils partirent à tour de rôle. Quelques-uns sortaient par le garage, d'autres par une porte de service et les derniers par l'entrée principale.

Quand tous eurent quitté les lieux, Bentley

ordonna à son domestique de ramasser tout ce qui se trouvait dans les trois pièces de la suite.

– Brûle papiers, cigarettes, enfin, tout ce que tu trouveras ici. Essuie bien les verres, les cendriers, la table et les fauteuils.

– Nous quittons l’hôtel immédiatement ?

– Oui.

– Mais vous avez réservé pour trois jours.

– Aucune importance, tout est payé d’avance. Alors, personne ne s’inquiétera.

– Je dois retourner avec vous à Trois-Rivières ?

– Non, je te téléphonerai lorsque j’aurai besoin de toi.

– Dans ce cas, monsieur Bentley, est-ce que je peux garder cette chambre pour les trois jours ?

Récemment, j’ai rencontré une jolie fille et, ... je suis certain de l’impressionner avec cette suite, si vous me le permettez.

Bentley sourit :

– Mais oui, j’ai été jeune, tu sais, et je te

comprends. Cependant, je compte sur toi pour oublier tous ceux que tu as pu voir aujourd'hui.

– J'ai été aveugle, sourd et muet, dès l'arrivée de ces messieurs.

Quelques minutes plus tard, Bentley descendait au stationnement de l'hôtel où l'attendait sa rutilante Chrysler. Il reprit la route de Trois-Rivières. Il n'était plus inquiet. Dans quelques jours, celui qui pouvait lui causer quelques ennuis ne serait plus de ce monde !

*

– Bonsoir Daniel. Je suis surprise de te trouver ici, je croyais que tu cessais de travailler à huit heures ?

Le jeune garçon de table approuva :

– Tu as raison, Janine. Mais celui qui me remplace n'est pas encore arrivé.

Janine était une jolie brune de vingt ans. Elle prit place à une table tout en présentant les

personnes qui l'accompagnaient au serveur :

– Tu connais Roger ?

– Oui, nous nous sommes rencontrés quelques fois.

– Et voici une amie, elle se nomme Yamata.

Daniel regarda longuement la Canadienne de descendance japonaise. Petite, très mince, Yamata était excessivement jolie et ne passait jamais inaperçue.

– Vous parlez français ? demanda le jeune Daniel.

Yamata éclata de rire.

– Aussi bien que vous. Je suis née au Québec.

La jeune Yamata travaillait comme secrétaire au bureau de l'agence de détectives privés Robert Dumont, le Manchot. Elle avait vécu durant plusieurs semaines avec Michel Beaulac, le premier assistant de Robert Dumont. Le couple s'était cependant séparé depuis quelque temps.

Les deux disaient s'aimer profondément, mais Yamata voulait avoir des enfants et désirait

épouser Michel.

Le grand Beulac hésitait. Depuis que Yamata lui parlait de mariage, il était moins sûr de lui. « Si nous avons des enfants, seront-ils de race blanche ou jaune ? Et cette différence de culture entre nous ne risque-t-elle pas de nous causer des ennuis ? »

Michel voulait réfléchir et Yamata lui avait accordé quelques semaines, mais le grand Beulac ne pouvait se décider.

Aussi, lorsque Corinne Dumont, la mère du Manchot, décida de se louer un appartement, Yamata accepta d'aller vivre avec elle.

Cependant, loin de Michel, elle trouvait les soirées très longues.

– Tu devrais sortir un peu, Yamata, rencontrer des amies, regarder les autres hommes, lui avait dit Corinne.

– Mais j'aime Michel.

– Je sais, mais tu ne vas pas mourir d'ennui ici. Et puis, si Michel apprend que tu rencontres d'autres hommes, il sera jaloux. Ça le poussera à

se décider.

– Qui lui dira que je suis sortie ?

La petite bonne femme esquissa un sourire malicieux.

– Ne t’inquiète pas, il l’apprendra.

Yamata avait accepté d’accompagner ses amis, Janine et Roger, au cabaret. Elle craignait de s’y ennuyer terriblement. Aussi, lorsque le jeune Laurin demanda :

– Pourrais-je vous tenir compagnie lorsque mon remplaçant sera arrivé ?

Janine fit signe à Yamata d’accepter et cette dernière murmura :

– Je n’y vois pas d’inconvénient.

La soirée s’écoula beaucoup trop rapidement au goût du jeune Daniel. Yamata lui plaisait. Vers la fin de la veillée, il lui demanda :

– Nous pourrions nous revoir ? Ces temps-ci, je ne travaille pas le soir. Nous pourrions aller au théâtre ou encore au cinéma ?

– C’est gentil, murmura la Japonaise, mais

vous devez connaître la vérité. Je ne suis pas libre.

– Ah ?

– Je me marierai très bientôt.

Le jeune Laurin était très déçu. Tout en dansant, il demanda à sa partenaire :

– Vous travaillez ?

– Oui, je suis secrétaire pour une agence de détectives privés. Vous connaissez peut-être mon ami. C'est Michel Beaulac. Il est le premier assistant de celui qu'on appelle « le Manchot », monsieur Robert Dumont.

À compter de ce moment, le jeune Laurin parut soucieux. Lorsque Roger et Janine décidèrent de quitter le club, Daniel insista pour raccompagner Yamata.

– J'ai à vous parler très sérieusement, mademoiselle. Je vous jure que c'est très important. J'ai besoin de vous.

Yamata hésita mais, comme le jeune homme paraissait sincère, elle accepta l'invitation.

Une fois installé au volant de sa voiture, Daniel murmura d'une voix hésitante :

– Je me demande si votre patron, Robert Dumont, pourrait faire quelque chose pour moi ? Je suis seul dans la vie, je n'ai pas de parents et... enfin, je crains d'avoir des ennuis.

– Pourquoi ?

– Mon salaire n'est pas énorme. J'aime beaucoup l'alcool, j'ai également fumé de la marijuana deux ou trois fois. Mais je ne prends pas de drogue forte... pas encore. Cependant, je me suis laissé entraîner... j'ai participé à deux hold-up et je vends de la drogue à des amis, des clients sûrs.

Yamata écoutait sans dire un mot.

– J'ai peur, murmura Daniel, j'ai des amis qui se sont retrouvés derrière les barreaux et ils avaient mené une meilleure vie que moi. Je ne veux pas aller en prison, je veux changer de vie. Mais comment m'y prendre ? Je suis emporté dans un cercle infernal, je suis incapable de m'en sortir.

D'une voix troublée, il ajouta :

– Si on m'arrête, je n'irai pas en prison, jamais. Je me suiciderai plutôt.

La voiture s'immobilisa. On était arrivé à l'appartement que Yamata partageait avec Corinne Dumont.

– Croyez-vous que monsieur Dumont accepterait de m'aider ?

La jolie Japonaise ne savait trop que répondre.

– Notre bureau mène surtout des enquêtes. Mais monsieur Dumont a un cœur d'or. Si je lui parle de vous, il est possible qu'il accepte de vous rencontrer, de vous conseiller.

Elle ouvrit son sac à main et sortit une petite carte de visite.

– Tenez, voici la carte de monsieur Dumont. Vous connaissez mon prénom, vous pouvez composer ce numéro. C'est moi qui répondrai. Mais attendez au moins deux ou trois jours.

– Et votre numéro personnel ?

– Je vous trouve très gentil, Daniel, mais je

préfère ne pas le donner. Appelez-moi au bureau.

Cependant, avant de descendre de la voiture, Yamata se laissa embrasser par le jeune homme, un baiser rapide, fraternel.

Daniel regarda Yamata disparaître par la porte de l'édifice. Il jeta un coup d'œil sur la carte de visite que lui avait remise la jeune fille.

– Oui, il faudra que je rencontre ce monsieur Dumont. Il faut absolument que je m'en sorte et au plus tôt.

*

L'homme se leva et se dirigea vers la salle de bain. Dans le lit, la fille s'étira, ramena la couverture de façon à couvrir ses seins et attendit le retour de son ami.

Elle parut surprise lorsqu'elle entendit le bruit qui provenait de la salle de bain. Son amant prenait une douche.

Bientôt, il sortit de la petite pièce, presque

entièrement vêtu.

– Mais qu’est-ce que tu fais, Bob ? Je croyais que tu passerais la nuit ici ?

L’homme, grand, mince, au visage impassible et au regard dur, fixa lentement la fille étendue sur le lit. Il s’approcha, s’assit, retira la couverture et caressa les seins volumineux de la fille.

– Je dois partir.

– Pour où ?

– Je ne peux rien dire... tu le sais bien.

La fille frissonna :

– Pas un contrat ?

L’homme se leva, endossa sa chemise et ajusta sa cravate.

– Bob, j’ai peur, n’y va pas, je t’en prie.

Bob prit son veston, l’endossa et ajusta les lunettes à verres teintés qu’il portait continuellement.

– C’est la dernière fois que je te quitte, Linda. Dans moins d’une semaine, je serai de retour.

Il glissa la main dans la poche intérieure de son veston et il en tira quelques billets.

– Tiens, je te laisse deux mille dollars. Tu retiendras deux billets d’avion pour les îles Vierges ; on quitte Détroit tous les deux, dès mon retour. Nous prendrons quelques semaines de vacances, puis j’ai l’intention de m’installer quelque part dans le Sud. J’ai quelque cent mille dollars de côté. Des amis cherchent pour moi un hôtel ou un motel que je pourrais acheter. Ce serait un bon investissement.

Linda ne put s’empêcher de songer que cet argent accumulé était le prix du crime.

Son ami Bob, l’homme qu’elle aimait, était un tueur professionnel, elle le savait.

Combien de personnes avait-il assassinées froidement ? Dix, vingt ? Elle ne pouvait le dire. Mais chaque fois qu’il s’éloignait de Détroit, elle savait qu’il allait exécuter un contrat et elle ne vivait plus jusqu’à son retour.

– Tu ne veux pas me dire où tu vas ?

– Impossible. Mais c’est ma dernière mission.

Cette phrase, elle l'avait entendue à plusieurs reprises. C'était la première fois cependant que Bob lui remettait une telle somme. Sa décision semblait prise, il voulait mettre fin à sa « carrière » de tueur à gages.

– Ne t'en fais pas, darling, où je me rends, personne ne me connaît. C'est ma première visite. Le travail sera très facile.

Il retourna au lit et prit Linda dans ses bras.

– Tu me promets d'être raisonnable ?

– Et toi, demanda-t-elle ?

– Tu sais bien que lorsque je « travaille », je ne touche que très peu à la drogue, juste assez pour m'enlever ma nervosité, et je ne prends jamais un verre.

– Ce n'est pas de ça que je parle !

Il la caressa et, pour la première fois, il esquissa un sourire.

– Jalouse !

– Mais c'est parce que je t'aime, fit-elle en glissant ses bras autour de son cou.

Elle l'embrassa avec passion, écrasant ses lourds seins contre la poitrine de l'homme. Elle voulut le caresser de sa main, mais il la repoussa gentiment.

– Il faut que tu sois raisonnable. J'ai un avion à prendre.

Il se dirigea vers la porte.

– Bob, ne pars pas...

– À bientôt, darling !

Il sortit de l'appartement, descendit dans la rue et héla un taxi. Il se fit conduire à l'aérogare. Un billet aller-retour l'y attendait.

L'homme se dirigeait vers Montréal où il avait un homme à abattre !

II

Un accident

– J’ai rendez-vous avec Lionel.

Le gorille, qui se trouvait devant la porte menant au second étage, demanda :

– Ton nom ?

– Daniel Laurin.

– Bouge pas de là.

Le colosse se rendit au petit bar pour y placer un appel, puis il revint vers le jeune homme.

– Tu peux monter.

Lorsqu’il se trouva devant monsieur Lionel, le jeune Laurin demanda d’une voix timide.

– Vous désirez me voir ?

Lionel déposa son gros cigare dans le cendrier, regarda le garçon, puis :

– J’ai un travail spécial pour toi.

Daniel hésita :

– J’ai décidé d’abandonner le milieu, monsieur Lionel. Je ne veux pas que vous m’en vouliez. Je suis trop nerveux, je suis incapable de continuer et de...

– Il y a longtemps que je t’ai jugé, Laurin. Aussi, le travail que je vais te confier ne comporte aucun danger. Il ne s’agit pas de livraison spéciale ou de vol, non, rien de ça. J’ai besoin d’un messenger.

– Ah !

Lionel ouvrit un tiroir de son bureau.

– Tu as un chandail rouge ?

– Un chandail rouge ?

– Oui, ma question est pourtant simple, fit Lionel d’un air ennuyé.

– Oui, oui, j’en ai un... ou du moins, j’en trouverai un.

Lionel lança une casquette blanche sur le bureau.

– Essaie ça, si elle est trop grande, tu peux l’ajuster grâce à la bande élastique qui se trouve à l’arrière.

Daniel, sans poser de question, se coiffa de la casquette.

– Parfait, tu porteras ça lorsque tu iras au rendez-vous. Tu connais la Plaza Saint-Hubert ?

– Oui.

– Coin Saint-Zotique, côté nord-est, il y a un restaurant « Le Roi du Smoked Meat ».

– J’y suis déjà allé.

– Demain après-midi, à trois heures sonnantes, tu entreras dans le restaurant. Tu t’installeras à une table. Un homme s’avancera vers toi. Il dira se nommer Bob Smith. Il te demandera ensuite, en français « Tu as la carte ? » alors, tu lui tendras ces deux enveloppes.

Lionel lui remit une enveloppe assez épaisse. Daniel était persuadé qu’elle contenait de l’argent. L’autre enveloppe était beaucoup plus petite, de la grandeur d’une carte de visite.

– Tu n’ouvres pas ces enveloppes. Tu les

donnes au type, un point, c'est tout. Tu te commandes quelque chose au restaurant et tu manges. Tu attendras au moins quinze minutes avant de repartir.

Lionel mit cinq billets de dix dollars sur le bureau.

– C'est pour toi. Comme tu vois, il ne s'agit pas de travail compliqué. C'est une récompense que tu dois remettre à un homme qui nous a rendu des services. Tu ne cherches pas à savoir qui il est, tu ne poses aucune question. Je te fais confiance. Si jamais l'homme du nom de Smith ne reçoit pas ce qu'il attend, c'est que tu auras commis une bêtise et ça pourra te coûter très cher.

Daniel hésita. La mission semblait sans danger, mais il connaissait Lionel, l'un des dirigeants de la pègre, le bras droit de Bartino.

– Pourquoi m'avoir choisi ?

– Parce que j'ai confiance en toi, petit. Il y en a qui sont trop curieux, pas toi. Je m'engage, si tu fais bien ton travail, à ce que l'on ne t'ennuie

plus. J'essaierai de te faire obtenir un meilleur emploi dans une de nos boîtes.

– Donc, c'est une mission importante, avec tout ce que vous m'offrez.

Le jeune Laurin reprenait de l'assurance.

– Il me semble que cinquante dollars... ce n'est pas beaucoup.

Lionel se leva lentement et s'approcha du garçon. Daniel se demandait s'il allait le frapper. Mais celui qu'on appelait toujours « monsieur », éclata de rire.

– Tu me plais, petit. Tu veux la vérité ? Si tu avais accepté sans marchander, tu aurais perdu un peu de mon estime. J'ajoute deux billets de vingt, ça te convient, pour un travail qui durera à peine quinze minutes ?

– Oh oui.

Daniel se leva et s'empara des deux enveloppes qu'il glissa dans sa poche.

À la demande de Lionel, il répéta les ordres qu'il avait reçus.

– Surtout, ne montre ces deux enveloppes à personne, place-les en lieu sûr. C’est pour demain, trois heures.

– Vous pouvez compter sur moi, monsieur Lionel.

Daniel sortit du bureau de son patron, descendit, rapidement l’escalier et, une fois dans la rue, il héla un taxi pour aller à son appartement, une petite chambre dans le centre-ville.

Au-dessus du lit, il y avait un vieux cadre contenant une reproduction quelconque, un paysage qui n’était sûrement pas l’œuvre d’un maître. Daniel décrocha le cadre, le retourna et sortit les deux enveloppes de sa poche.

« C’est parfait, juste assez grand. »

D’un tiroir, il sortit une roulette de papier collant transparent et à l’aide d’un carton, il fabriqua une sorte de pochette à l’arrière du cadre et y plaça les deux enveloppes.

« Maintenant, il faut que j’aille m’acheter un chandail rouge. Quelle drôle d’idée ! »

Il accrocha la casquette blanche derrière la porte et sortit rapidement de chez lui.

« Je vais aller magasiner sur la rue Saint-Hubert, ainsi, je pourrai jeter un coup d’œil sur les lieux de la rencontre. »

*

Bob Smith était arrivé à Montréal. Pour tout bagage, il n’avait qu’une mallette qu’il avait tenu à conserver près de lui, dans l’avion.

Lorsqu’il sortit de l’aéroport de Montréal, il héla un taxi et demanda au chauffeur :

– Conduisez-moi dans le centre-ville. Je n’ai pas de réservation, je veux loger dans un hôtel de classe moyenne.

– Bien, monsieur, quelque chose de chic ?

– Non, modeste et tranquille.

Le chauffeur mit sa voiture en marche.

– Vous êtes étranger ?

Smith répliqua sèchement :

– Occupe-toi de conduire ta voiture. Je déteste les gars qui questionnent.

Le chauffeur se le tint pour dit. D’ailleurs, cet homme, à la figure dure, au ton sec, ce type qui portait des lunettes noires, ne lui inspirait pas confiance.

Au bout de vingt minutes, Bob Smith demanda :

– Dis donc, nous approchons ? J’aime pas payer inutilement.

– C’est pas d’ma faute si vous êtes arrivé à l’heure de pointe. C’est une automobile que je possède, pas un avion.

Enfin, il descendit l’homme dans l’ouest de la ville, non loin de la rue Peel et du boulevard Dorchester.

– Il y a plusieurs hôtels et des dizaines de maisons de chambres dans les environs, vous avez le choix.

– Merci.

À sa grande surprise, le chauffeur reçut un généreux pourboire.

« Curieux type, songea le chauffeur. En tout cas, il n'aime pas causer. »

Vingt minutes plus tard, Bob Smith avait retenu une chambre luxueuse à l'hôtel Bonaventure.

Il déposa la mallette dans sa chambre et alla trouver le préposé à la réception.

– Je ne connais pas Montréal. J'ai quelqu'un à rencontrer...

Il tira un papier de sa poche.

– Coin Saint-Hubert et Saint-Zotique. C'est loin ?

– Oui, assez, vous seriez mieux de prendre un taxi.

Smith répliqua sèchement :

– Si j'avais voulu prendre un taxi, je ne vous aurais pas demandé ces renseignements. Vous n'avez pas de transport en commun à Montréal ?

– Si, vous pouvez prendre le métro.

Et sur une carte, le commis lui indiqua le chemin à prendre.

– C’est très simple, vous prenez le métro ici et vous descendez à la station Bélanger. Là, vous êtes presque rendu car vous serez au coin des rues Bélanger et Saint-Hubert. La prochaine rue au sud sera Saint-Zotique.

– Au sud, murmura Smith. Sur les lieux, je suis certain que je serai complètement perdu.

– Pas du tout, vous avez les numéros de porte, alors vous vous dirigerez dans le sens de ceux qui suivent un ordre décroissant.

– Merci.

Immédiatement, Smith se rendit à la bouche du métro. Il ne put s’empêcher d’admirer les magnifiques stations du métro montréalais. Il avait surtout vu celles de New York, probablement les stations les plus mal entretenues au monde.

Il suivit les indications données par le commis de l’hôtel et trouva facilement le restaurant « Le Roi du Smoked Meat ». Il y entra, commanda un

café, sortit, reprit le métro et revint à l'hôtel Bonaventure.

Seul dans sa chambre, il ouvrit la mallette qu'il avait placée dans la garde-robe.

En plus d'une chemise, d'une cravate, d'une paire de chaussettes et d'articles de toilette, la petite valise contenait aussi deux armes à feu enroulées dans des vêtements. Le tueur possédait un vieux colt 45, une arme puissante, et un 38 spécial à canon court. Il pouvait adapter des dispositifs de silencieux à chacune des armes.

Il vérifia les chargeurs, puis alla cacher les deux revolvers dans le haut de la garde-robe, en dessous de la couverture de laine supplémentaire.

Smith alla prendre une bouchée dans un restaurant, entra tôt à son hôtel, s'étendit sur le lit et regarda la télévision jusqu'à onze heures puis, il s'endormit, tel un homme qui a la conscience en paix.

Il dormit jusqu'à onze heures du matin, prit sa douche rapidement, fit sa toilette et alla prendre un bon repas dans un restaurant de la rue Sainte-

Catherine. À une heure trente, il était de retour à son hôtel. Il avait calculé qu'en métro, il mettrait moins d'une heure à se rendre au lieu de rencontre. « Mais il ne faut pas que je sois en retard au rendez-vous, je partirai à deux heures. »

À trois heures moins quinze exactement, Bob Smith entra dans le restaurant à l'angle des rues Saint-Zotique et Saint-Hubert. Il s'installa au comptoir. De là, il pouvait voir la rue. Il apercevrait sûrement l'homme qui devait le rencontrer. « Une casquette blanche, un chandail rouge, il ne sera pas difficile à identifier. »

Il répéta, mentalement, la phrase qu'il devait dire en français :

« Je suis Bob Smith, vous avez la carte ? »

*

À deux heures trente, Daniel Laurin était déjà à l'intersection « Saint-Zotique et Saint-Hubert ». Mais il se souvenait des paroles de monsieur Lionel :

« Tu entres au restaurant à trois heures exactement, pas avant, pas après. »

Il se tenait sur le trottoir du côté sud-ouest de la rue Saint-Hubert, face au restaurant qui se trouvait au nord, de l'autre côté de la rue Saint-Zotique.

Il avait beaucoup de temps devant lui. Il glissa la main dans la poche de son veston qui recouvrait son chandail d'un rouge éclatant. Il sentit une petite carte de visite. Il la sortit. C'était la carte que lui avait remise Yamata.

« J'ai le temps, je vais lui téléphoner. Elle m'a peut-être obtenu un rendez-vous avec son patron. »

Il y avait une cabine téléphonique tout près. Il composa le numéro inscrit sur la carte après avoir inséré une pièce de vingt-cinq cents dans l'appareil.

- Agence de détectives privés Robert Dumont.
- Mademoiselle Yamata ?
- Oui, c'est moi.
- Daniel Laurin, vous vous souvenez de moi ?

– Certainement, mais je n’attendais pas votre appel si tôt. Je n’ai pas pu causer de votre cas avec mon patron. Rappelez dans deux jours, monsieur Laurin.

– Si on se voyait, dans deux jours ? Vous pourriez m’expliquer de vive voix...

– Non, inutile d’insister, monsieur Laurin. J’attends votre appel. Excusez-moi, j’ai du travail.

– Je vous remercie, à bientôt, je l’espère.

Daniel raccrocha. Il était désappointé. Il remit la carte dans la poche de son veston.

« Elle ne s’occupera pas de moi, je la dérange, c’est simple. »

L’heure du rendez-vous approchait. Il mit la casquette blanche sur sa tête. Afin de ne pas attirer l’attention, il avait préféré la garder dans la poche arrière de son pantalon.

Il retourna s’installer tout juste en face du restaurant, de l’autre côté de la rue. Il restait un peu plus de cinq minutes avant l’heure fixée pour le rendez-vous.

Dans le restaurant, Bob Smith venait d'apercevoir ce jeune homme portant une casquette blanche, un veston et, en dessous, un chandail rouge.

« C'est lui. Mais qu'est-ce qu'il attend ? Même s'il n'est pas trois heures... »

Le jeune Laurin regardait souvent sa montre. À trois heures exactement, il voulut traverser la rue. Mais le feu de circulation, au coin de Saint-Zotique, venait de tomber au vert et il était pratiquement impossible de traverser la chaussée. Daniel n'avait pas le temps d'attendre le feu vert. Les paroles de Lionel étaient claires : « Pas plus tard que trois heures ».

Soudain, la circulation ralentit et Daniel vit sa chance. Il s'élança entre les voitures, mais au moment précis où il allait atteindre le trottoir, un taxi fonça. Lorsque le chauffeur vit surgir Daniel devant lui, il appliqua les freins, mais il était trop tard. Il y eut des cris et, soulevé de terre, le jeune homme retomba lourdement sur le trottoir, devant la porte du restaurant « Le Roi du Smoked Meat ».

Vif comme l'éclair, Bob Smith s'était levé d'un bond. Il fut le premier à se pencher sur le blessé. Là, tout près de lui, se trouvait une grande enveloppe. Sur le dessus, l'inscription « Bob Smith » apparaissait, évidente.

Vif comme un chat, le tueur fit disparaître la grande enveloppe dans sa poche. Déjà, les curieux s'approchaient.

– Laissez de l'espace, reculez, hurla Smith en anglais, je suis médecin.

En vitesse, il fouillait les poches du blessé. Les directives étaient claires. L'homme devait lui remettre une grande enveloppe et une carte de visite sur laquelle se trouvaient les renseignements concernant l'homme à abattre.

Smith sentit une petite carte et la glissa rapidement entre ses doigts, puis se relevant, il déclara :

– Je vais chercher ma trousse.

Il s'éloigna rapidement, se perdant dans la foule des curieux. Quelques instants plus tard, il pénétrait dans la bouche de métro de la station

Bélanger. Lorsqu'il fut installé dans un wagon, il sortit la grande enveloppe de sa poche, l'ouvrit avec précaution et vérifia discrètement le nombre de billets.

« Le compte y est. Maintenant, voyons de qui il s'agit. »

Il sortit la petite carte de visite.

Curieux... « Agence de détectives privés, Robert Dumont, le Manchot ». On m'avait parlé d'un homme, d'un seul.

Dans le coin gauche de la carte, il aperçut un nom, un seul...

« Robert Dumont »

« On n'a guère donné de détails. J'ai l'adresse de son bureau, le numéro de téléphone..., c'est suffisant... mais tout de même, un détective privé. Il me faudra être excessivement prudent... et, d'un autre côté, ce sera probablement plus facile que prévu. Je ne devrais pas avoir de difficulté à obtenir rendez-vous avec lui. Je n'ai qu'à me faire passer pour un client. Il ne me connaît pas... Mon cher Dumont, vous aurez bientôt la surprise

de votre vie. »

Il remit la carte dans sa poche. Maintenant, le tueur à gages allait se mettre au travail !

III

Une balle à la tête

– Agence de détectives privés Robert Dumont.

– May I speak to mister Dumont please ?

Yamata hésita. Elle parlait mal l’anglais. Heureusement, la plantureuse Candy se trouvait près d’elle. Elle fit signe à la femme détective.

– C’est une personne qui parle anglais, tu veux prendre l’appel ?

– Certainement.

Candy Varin saisit le récepteur. L’homme répéta sa demande et Candy l’informa.

– Je regrette, actuellement monsieur Dumont est absent. Cependant, si je puis vous être utile, je suis sa collaboratrice immédiate.

– Il me faut parler à monsieur Dumont lui-

même. Je suis Américain, mon nom est Jack Taylor. Je suis importateur, mademoiselle et j'aurais besoin d'un enquêteur spécialisé, ici au Québec. J'ai la nette impression qu'on est en train de dresser autour de moi un filet qui pourrait me faire perdre quelques millions.

Candy fronça les sourcils. Un éventuel client millionnaire ne pouvait être mis à l'écart.

– Si vous voulez laisser votre numéro de téléphone, monsieur Taylor, mon patron communiquera avec vous dès qu'il le pourra.

– Je regrette infiniment, mais je ne suis que de passage et je ne suis à mon hôtel que la nuit, je suis continuellement sur la route, je préférerais le rappeler ou encore savoir à quelle heure je pourrais le rencontrer.

– Premièrement, il vous faut prendre un rendez-vous, autrement, monsieur Dumont ne vous recevra pas. Vous pouvez lui téléphoner tous les matins, à neuf heures.

– Vous ne l'attendez pas aujourd'hui ?

– Un instant, je me renseigne.

Candy posa la question à Yamata.

– Monsieur Dumont m’a dit qu’il reviendrait au bureau, mais il se peut que ce soit après cinq heures. Je sais qu’il a du travail, il doit préparer certains rapports que je dois taper à la machine dès demain.

– Vous pouvez essayer de lui téléphoner vers cinq heures trente ou six heures, monsieur Taylor.

– Chez lui ? Si j’avais son numéro personnel... vous comprenez, j’ai tellement de rendez-vous, je ne pourrai le rencontrer que le soir et...

– Nous ne donnons jamais les numéros personnels des employés ou du patron. Je vous conseille de rappeler après cinq heures trente, monsieur Dumont viendra sûrement au bureau.

– Merci, mademoiselle. Candy raccrocha. Elle demeura songeuse durant un court instant.

Yamata demanda :

– Que se passe-t-il ? Ça ne va pas ?

– Curieux, un millionnaire de passage à Montréal, il veut absolument rencontrer monsieur

Dumont et il ne dit pas à quel hôtel il est descendu. Un caprice d'homme riche, probablement !

La jolie détective demanda :

– Michel a-t-il donné de ses nouvelles ?

Yamata semblait mal à l'aise. Elle répondit d'une voix faible, à peine perceptible, une voix touchée par l'émotion :

– Non, il n'est pas entré, il n'a pas appelé. Monsieur Dumont s'est informé à deux reprises. Michel devait rentrer à midi, au plus tard. Hier soir, paraît-il, il est sorti avec un couple et une autre femme.

Elle avait de la difficulté à retenir ses larmes.

– Candy, j'ai peur, laissa-t-elle tomber.

– Allons, Yamata, fit la blonde en s'approchant de sa jeune amie, ne t'en fais pas. Michel traverse présentement une mauvaise période, mais tout rentrera dans l'ordre bientôt.

– Monsieur Dumont l'a prévenu. Michel s'est remis à boire, s'il continue, il perdra son emploi. Non seulement il ne se présente pas au travail,

mais il n'a même pas téléphoné. Je crains qu'il ne retourne dans cette vie de débauche qu'il a connue lorsqu'on l'a congédié de la police officielle.

Candy tenta de la rassurer.

– Quand le patron a-t-il téléphoné la dernière fois ?

– Il pouvait être une heure.

– Michel sait où le rejoindre. Il possède le numéro d'appel de sa voiture. Je suis certaine qu'il a communiqué avec Robert. Il veut t'inquiéter. Il essaie de te rendre jalouse. Michel est orgueilleux, il n'admet pas que tu l'aies laissé tomber.

Yamata s'écria :

– Mais je veux retourner vivre à ses côtés.

– S'il t'épouse !

Nerveusement, Yamata se passa la main dans les cheveux.

– Je ne sais pas, je ne sais plus.

– J'espère que tu ne céderas pas. Si tu

retournes vivre avec lui, jamais il ne t'épousera. Jamais il ne se décidera à avoir des enfants. C'est une grave décision que Michel doit prendre, mais il t'aime. Il faut que tu sois patiente.

À cet instant précis, la porte principale du bureau s'ouvrit et le Manchot parut. Avant même que les deux femmes puissent parler, le détective demanda :

– Des nouvelles de Michel ?

– Aucune, répondit Candy.

D'un pas saccadé, le Manchot entra dans son bureau et en referma la porte.

– Il va congédier Michel, j'en suis certaine, fit Yamata.

– Je vais lui dire un mot. Demande-lui s'il peut me recevoir.

Candy parla tout d'abord de l'appel de ce monsieur Taylor.

– Vous faites mieux de ne pas sortir, il rappellera sûrement avant cinq heures trente.

– C'est tout ? demanda le détective.

– Oui..., enfin, qu’arrive-t-il à Michel ? Savez-vous où il se trouve ?

– Je l’ignore, j’attends un appel. Hier soir, il a bu plus qu’à l’accoutumée et ce sont des policiers qui l’ont ramené à son appartement. Je lui ai parlé à onze heures. J’ai été très clair avec lui. Il doit se faire désintoxiquer et cesser de boire, alors ne sois pas surprise s’il est absent durant quelques jours.

Avant de sortir, Candy demanda :

– Puis-je mettre Yamata au courant ?

– J’allais le faire, j’attendais d’avoir des nouvelles de Michel.

Lorsque Yamata apprit que Michel allait probablement se faire soigner, elle poussa un soupir de soulagement.

– C’est ce qui peut lui arriver de mieux.

À cinq heures, les deux femmes quittèrent le bureau ensemble. Candy proposa à Yamata d’aller manger au restaurant.

– Dans ce cas, je vais appeler maman Corinne ; autrement, elle va s’inquiéter.

Maman Corinne, c'était la mère du Manchot. Lorsque Yamata l'eut rejointe par téléphone, la vieille dame apprit à Yamata que son amie Janine lui avait téléphoné.

– Elle veut que tu la rappelles, le plus tôt possible.

– Bon, je le ferai du restaurant, je vous remercie.

– Amusez-vous bien, toutes les deux. Après avoir commandé son repas, la Japonaise s'excusa et alla téléphoner à son amie.

– C'est une mauvaise nouvelle que j'ai à t'apprendre, dit Janine. Tu te souviens du jeune Daniel Laurin que tu as rencontré, avant-hier soir ?

– Parfaitement.

– Il a été victime d'un accident de voiture, cet après-midi. Il repose entre la vie et la mort à l'hôpital. Il est dans le coma et les médecins ont peu d'espoir de lui sauver la vie.

– Comme c'est triste !

– Moi, ça ne me surprend guère, dit Janine.

Daniel, surtout quand il avait pris de la drogue, parlait assez souvent de suicide. Je me demande s'il s'agit bien d'un accident.

Yamata devint toute pâle :

– Oh non, ne dis pas ça, je serais en partie responsable.

– Comment ça ?

– Il m'a téléphoné cet après-midi. Il voulait que nous allions au restaurant ensemble et j'ai refusé. Il a paru très déçu.

– Cet après-midi ? À quelle heure ?

– Aux environs de trois heures.

Janine s'écria :

– Mais c'est à trois heures exactement qu'il a été happé par un taxi. Le chauffeur a dit aux policiers qu'il s'était précipité devant sa voiture.

Yamata avait de la difficulté à parler. Elle regrettait d'avoir repoussé l'invitation du jeune homme. Lorsqu'elle revint à la table où l'attendait Candy, elle lui raconta l'incident. Candy soupira :

– Que tu aimes te compliquer l’existence ! Ce jeune homme n’était rien pour toi. Tu as passé une soirée en sa compagnie, il te rappelle et tu crois qu’il s’est suicidé parce que tu as refusé son invitation d’aller au restaurant avec lui ? Allons donc, c’est illogique.

– Mais l’accident a eu lieu quelques instants après l’appel qu’il a acheminé au bureau de l’Agence.

– Ça ne prouve rien. Et qui dit qu’il ne s’agit pas d’un véritable accident ? Il ne faut pas voir des drames partout. Tu as besoin de réagir, ma petite. Je te trouve très pessimiste ; si tu ne changes pas, tu auras bientôt besoin des services d’un psychiatre.

*

Bob Smith n’avait pas l’intention de s’attarder inutilement à Montréal. De retour à son hôtel, il avait téléphoné à l’agence de détectives privés du Manchot et avait voulu parler à Robert Dumont.

Candy lui avait appris qu'il ne pouvait le rejoindre qu'après cinq heures trente ou le lendemain matin.

Smith alla s'installer à un petit bar de l'hôtel. Il avait maintenant de l'argent plein les poches et avant de quitter la métropole, il comptait bien pouvoir s'amuser un peu.

Une jolie brune s'était installée à deux sièges de lui. Lorsque la fille tourna la tête, il esquissa un sourire, puis se penchant vers elle, il demanda :

– Vous parlez anglais, mademoiselle ?

– Certainement.

– Vous permettez que je m'approche ? Je ne connais pas Montréal et j'ai quelques renseignements à demander.

Avant même que la fille puisse répondre, il s'était glissé aux côtés de l'inconnue.

– Je n'ai pas l'habitude d'accoster les jolies filles dans les bars, mais je me sens tellement seul, ici. J'arrive à peine de Chicago. J'ai d'importantes affaires à finaliser à Montréal. Je

suis dans l'importation. Mon nom est Bob Smith.
Et vous ?

– Micheline, murmura la belle fille.

– Demain, je dois me rendre rue Bélanger. Je veux visiter le métro, mais comment m'y retrouver ? Je crains de m'y perdre.

– Mais c'est facile.

La conversation s'était engagée. Bob Smith laissait miroiter qu'il était très riche, ce qui ne manquait pas d'impressionner la jolie secrétaire.

– Ce soir, je devrai passer une soirée seul à regarder la télévision, à moins que vous acceptiez de me faire connaître les coins les plus intéressants de votre métropole.

Micheline hésita. Après tout, elle ne savait rien de ce type.

Devinant sa pensée, il continua.

– Je sais que vous ignorez tout de moi. Mais informez-vous à l'hôtel, je loge ici. Je peux également vous donner des références.

La jeune fille s'excusa, disant qu'elle devait se

rendre à la salle de toilette. Smith lui offrit immédiatement de renouveler sa consommation.

– Oui, mais ce sera le dernier verre, je dois aller manger en compagnie d’un groupe d’amies.

La jolie Micheline se rendit immédiatement au comptoir de l’information et demanda si monsieur Bob Smith possédait bien une chambre à l’hôtel.

– Oui, mademoiselle, chambre 618.

– Je vous remercie.

Il disait donc la vérité. Elle pouvait accepter son invitation. Après tout, passer la soirée en compagnie d’un riche Américain ne l’engageait à rien.

Elle retourna au petit bar et aussitôt, Smith demanda :

– Me rendriez-vous un service, mademoiselle Micheline ? Je ne parle pas le français. Téléphoneriez-vous à ce numéro ? Demandez si monsieur Dumont est là. Si oui, essayez de savoir s’il est à son bureau pour un certain temps.

– Mais il voudra savoir qui parle ?

– Ce monsieur Dumont est détective privé. Alors, dites un nom, n'importe lequel. Parlez d'une enquête, une disparition par exemple. Refusez de donner des détails au téléphone. Ce monsieur Dumont est très difficile à rejoindre et il est pratiquement impossible d'obtenir un rendez-vous avec lui. Alors, s'il est à son bureau, j'irai sans le prévenir. Ça ne vous engage absolument à rien.

Micheline demanda :

– Il ne parle pas anglais ?

– J'ai appelé cet après-midi et sa secrétaire n'est pas bilingue, on a dû me faire parler à une autre employée.

Il lui tendit une pièce de vingt-cinq cents.

– Faites-le pour moi, ce n'est pas compliqué. Si ça ne va pas, vous n'avez qu'à raccrocher.

– Bon, je vais essayer.

Micheline se rendit à une cabine téléphonique et composa le numéro. On décrocha dès la première sonnerie.

– Allô ! fit une voix d'homme.

– J’aimerais parler à monsieur Dumont, détective, s’il vous plaît.

– C’est moi.

– Ah, c’est vous ?... c’est que... enfin, j’aimerais savoir si vous êtes à votre bureau pour quelque temps.

– Qui parle ?

– Micheline Duguay.

Elle avait donné son prénom et le nom de famille d’une amie, car Micheline s’appelait Bocage.

Elle détestait mentir et allait raccrocher lorsque le Manchot demanda :

– Que se passe-t-il, mademoiselle Duguay ? Vous désirez me voir, me rencontrer ?

– Oui, c’est ça, il faut que je vous parle.

– À quel sujet ?

– Ma sœur. Elle est partie de la maison, elle communiquait toujours avec moi et depuis...

Elle hésita une fraction de seconde avant d’ajouter :

– Six semaines, je suis sans nouvelles.

– Vous avez à la police une escouade spécialisée. Si vous téléphonez aux « personnes disparues »...

– Je l’ai fait... mais... c’est difficile à dire. Je ne veux pas que la police se mêle de ça. Je ne peux vous en dire plus au téléphone. Il faudrait que je vous voie le plus tôt possible.

Elle avait repris de l’assurance.

– Demain matin, téléphonez à ma secrétaire, elle vous donnera un rendez-vous.

– Mais ça ne peut attendre, monsieur Dumont et, le jour, je travaille.

– Bon, dans ce cas, laissez-moi votre nom, le numéro de téléphone de votre travail et je vous appellerai demain. Vous pourrez sûrement vous absenter de votre bureau durant un cinq minutes.

– Si seulement je pouvais passer à votre bureau, ce soir, ce serait beaucoup plus facile.

Lorsque le Manchot déclara qu’il serait à son bureau jusqu’à huit heures, elle poussa un soupir de soulagement.

– Je ferai l'impossible pour m'y rendre. Sinon, je vous rappelle demain. Je vous remercie.

Et elle raccrocha. Elle sentait la sueur perler sur son front. Jamais elle n'avait eu aussi chaud. Elle alla retrouver Bob Smith.

– Je déteste ce genre de choses. Mais, j'ai réussi. Monsieur Dumont sera à son bureau jusqu'à huit heures.

– Vous êtes très gentille. Je vous laisse aller retrouver vos amies et disons que nous nous retrouvons ici vers huit heures trente. Ça vous convient ?

– Oui.

Smith se leva :

– Je dois partir immédiatement si je veux rencontrer ce monsieur Dumont.

Micheline alors demanda :

– Il y a une chose que je ne comprends pas, vous me faites téléphoner parce que vous ne parlez pas français. Comment ferez-vous pour discuter avec monsieur Dumont ?

– Mais, je ne serai pas seul. Je dois tout d’abord retrouver un autre homme d’affaires et celui-là est parfaitement bilingue.

L’explication était logique et Smith s’éloigna rapidement. La jolie Micheline demanda alors au commis s’il connaissait cet Américain.

– Très peu, mademoiselle. Il est venu une ou deux fois au bar. Il est très généreux. Ce doit être un homme qui a de l’argent.

– Vous ne trouvez pas ça curieux ?

– Quoi donc ?

– Un individu qui porte toujours des lunettes noires, même le soir et à l’intérieur d’un bar où l’éclairage est faible.

– Pas du tout. Vous savez, les Américains, ils sont tellement excentriques.

Micheline se demandait si elle devait revenir à huit heures et demie. Si elle avait su que ce bel inconnu était un tueur à gages, elle n’aurait pas hésité un seul instant.

*

Le Manchot avait raccroché. Il était perplexe. Il aurait voulu demander plus de détails à cette fille. Il détestait recevoir des clients qui ne donnaient ni leur adresse, ni leur numéro de téléphone.

« Et Candy qui a reçu un appel presque semblable cet après-midi. On voulait savoir si j'étais à mon bureau, le soir. Qu'est-ce qui peut bien se passer ? »

Il téléphona à la centrale de la police municipale et demanda l'escouade des personnes disparues.

– Ici Robert Dumont, le Manchot. Une demoiselle Duguay aurait-elle téléphoné aujourd'hui pour savoir si vous aviez retrouvé sa sœur ? Elle a, paraît-il, demandé des informations à ce sujet.

– Un instant, monsieur Dumont, je jette un coup d'œil sur les dossiers.

Au bout de quelques minutes, l'officier de

police déclara qu'il ne trouvait aucun appel concernant mademoiselle Duguay.

– Je vous remercie, c'est tout ce que je voulais savoir.

Robert Dumont était inquiet. Il avait un drôle de pressentiment. Il se leva, alla vérifier la porte d'entrée principale. Elle était bien fermée. Personne ne pouvait s'introduire dans le bureau.

Avant de se remettre au travail, il sortit son revolver et le plaça dans le tiroir à sa droite, laissant le tiroir entrouvert. Mais il n'était pas rassuré. Il décida brusquement : « Je vais laisser la lumière de mon bureau allumée et je vais m'installer dans ma voiture. De cette façon, je pourrai mieux surveiller l'entrée. »

Il allait sortir lorsque l'avertisseur sonore de son communicateur électronique se fit entendre. Quelqu'un de son agence cherchait à le joindre. Il revint à son bureau, composa un numéro pour demander à la téléphoniste :

– Ici Robert Dumont, j'ai un appel ?

– Monsieur Michel Beaulac veut que vous lui

téléphoniez immédiatement.

Elle donna au Manchot un numéro qu'il ignorait totalement. Le détective s'empressa de le composer sur le cadran de son appareil téléphonique. Tout de suite, il reconnut la voix de son premier assistant.

– Patron, il va falloir que vous m'accordiez une dizaine de jours de congé.

Le grand Michel n'avait pas besoin d'en dire plus long. Le Manchot était persuadé qu'il avait suivi ses recommandations.

– J'étais en train de faire un fou de moi, avoua le jeune détective privé. Je me croyais guéri, j'ai passé un an sans toucher à l'alcool, mais dès que j'ai pris mon premier verre, j'ai été incapable de m'arrêter. Ici, on va me désintoxiquer et surtout m'apprendre un nouveau mode de vie.

Le Manchot était passionné par le récit de son assistant. Enfin, Michel s'était rendu à l'évidence. Cette nouvelle réjouissait tellement Robert Dumont qu'il ne songeait plus du tout aux deux mystérieux appels qu'il avait reçus.

Michel lui donna de nombreux détails sur les traitements qu'il allait suivre.

– Je pense que j'ai eu de la chance quand je regarde ceux qui sont ici avec moi. Plusieurs sont de grands malades. Toutefois, je ne me fais aucune illusion sur mon cas. Si je n'avais pas réagi, je serais sûrement descendu aussi bas que certains des patients qui m'entourent.

Pendant que les deux hommes causaient, une voiture-taxi s'était arrêtée au coin de la rue. Un homme, portant des lunettes foncées était descendu et, rapidement, il s'était dirigé vers l'édifice qui abritait les bureaux de l'Agence de détectives privés.

La première porte était ouverte. Bob Smith entra, consulta la fiche des locataires. Il attendit patiemment dans l'entrée jusqu'à ce qu'un locataire sortit enfin de l'immeuble, ouvrant la porte vitrée qui menait aux ascenseurs.

Smith s'engagea dans l'escalier. Une fois au troisième étage, il sonna l'ascenseur et, lorsque la porte s'ouvrit, constatant qu'il n'y avait personne à l'intérieur, Smith sortit un bout de tuyau de sa

poche. Au moment précis où la porte voulut se refermer automatiquement, il glissa le bout de tuyau contre le chambranle. L'ascenseur ne bougerait pas du troisième étage, du moins, jusqu'à ce qu'on enlève le tuyau.

Sans faire de bruit, il s'avança jusqu'à la porte où l'on pouvait lire le nom de l'Agence de détectives privés.

Évidemment, la porte était fermée à clef, mais un faisceau de lumière provenait de l'intérieur. Smith colla son oreille contre le battant. Il ne perçut qu'une seule voix et comprit que Robert Dumont était occupé au téléphone.

Smith tira un revolver de sa poche, en ajusta le silencieux, puis se mit en frais de faire jouer la serrure.

« C'est un jeu d'enfant, quand on sait s'y prendre. J'espère seulement qu'il n'y a pas de chaîne de sécurité. »

Il y avait, non seulement une chaîne de sécurité, mais également un système d'alarme des plus modernes. Toutefois, le Manchot ne

branchait ce système que lorsqu'il quittait le bureau.

Dumont n'entendit pas la porte d'entrée s'ouvrir. Il était trop intéressé par les propos que lui tenait Michel.

Smith fit un pas en avant. Son ombre se dessina sur le mur, l'espace d'une seconde et le détective leva les yeux.

Déjà, il était trop tard. Le Manchot voulut se jeter de côté, mais il n'eut pas le temps. L'homme, debout dans la porte, le visait au front.

D'un geste instinctif, le détective plaça son bras gauche devant sa figure, tout juste au moment où le claquement, à peine perceptible, se faisait entendre.

Robert Dumont tomba lourdement, la tête en arrière. Sa main échappa le récepteur. Bob Smith s'approcha rapidement. Du sang coulait de la blessure au front et commençait à se répandre sur la figure du Manchot. Smith entendit une voix provenant du récepteur téléphonique :

– Allô ! Allô ! vous êtes là, patron ? Qu'est-ce

qui se passe ? Allô !

Smith, très froidement, prit le récepteur et le remit en place, coupant la communication.

Il éteignit la lumière dans le bureau du Manchot, referma la porte derrière lui, enleva le silencieux et remit son arme dans sa poche.

Avant de sortir de la seconde pièce, il éteignit toutes les lumières. Il n'y avait personne dans le corridor.

Avec un calme étonnant, Smith prit le temps d'enlever ses gants, de les plier et de les mettre dans la poche droite de son veston. Arrivé à l'ascenseur, il ouvrit la portière de la cage, ramassa le bout de tuyau et, quelques secondes plus tard, il était dans la rue.

Il marcha pendant une dizaine de minutes avant d'héler un taxi.

– Rue Sainte-Catherine, près de la rue Peel, s'il vous plaît.

Il ne voulait pas se faire conduire directement à l'hôtel Bonaventure. Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Si cette jolie Micheline a accepté mon invitation, j'arriverai juste à temps pour le rendez-vous. »

Bob Smith, tueur à gages, ne quittait jamais les lieux du crime immédiatement. Il attendait un jour ou deux. Il lui était déjà arrivé de blesser sa victime et non de la tuer. Il avait dû s'introduire dans un hôpital, assommer un garde et achever l'homme qu'il devait assassiner.

« Mais, cette fois, je n'ai pas commis d'erreur, je l'ai touché en plein front. Ma mission a été accomplie. »

IV

Michel de retour

Michel Beaulac recomposa sur-le-champ le numéro de l'Agence. La sonnerie du téléphone se fit entendre, mais personne ne répondit. Il appela alors l'appartement du Manchot mais, encore là, ce fut inutile. Il se mit alors en communication avec la téléphoniste, celle qui avait transmis le message à son patron.

– Ici Michel Beaulac, mademoiselle, quand monsieur Dumont vous a téléphoné, où était-il, il vous l'a dit ?

– Oui, il était aux bureaux de l'Agence.

– Merci.

Nerveusement et pour la seconde fois, Michel fit le numéro d'appel, mais sans plus de succès.

« Il est arrivé quelque chose. J'ai entendu un

claquement sec, puis le bruit du récepteur qu'on échappait et, enfin, on a remis l'appareil en place sans me parler, ce n'est pas normal du tout. »

En vitesse, il courut enlever sa robe de chambre, enfila ses pantalons et il finissait de se vêtir lorsque la porte s'ouvrit.

– Bonsoir, monsieur Beaulac. Mon nom est Louis Legris, je suis psychologue. J'aimerais causer quelques instants avec vous.

– Je regrette, mais je n'ai pas le temps. Je dois sortir.

– Sortir ? Mais vous ne pouvez pas, vous êtes en thérapie et il faut que vous demeuriez ici.

Le colosse se dressa devant le petit homme.

– Dites donc, c'est pas vous qui allez m'empêcher de partir ?

– Mais non, mais non, vous êtes libre, monsieur Beaulac. Mais je vous demanderais de réfléchir quelques instants. Si vous êtes venu ici, par vous-même...

Le détective le repoussa de la main.

– Ôtez-vous de là, carabine ! Je n'ai pas de temps à perdre. Je reviendrai probablement... et plus tôt que vous ne le croyez.

Sitôt dans la rue, il se dirigea vers le terrain de stationnement situé juste en face de la grande bâtisse.

« Dans une demi-heure, je devrais être au bureau. »

Il avait un appareil téléphonique dans sa voiture. Il pouvait essayer de rejoindre Candy. Elle arriverait au bureau, avant lui.

« Et puis non, il ne s'est peut-être rien passé. Je m'énerve sans doute inutilement. »

Il filait à grande vitesse, dépassant de beaucoup les 100 kilomètres permis par la loi. Une voiture le doubla et aussitôt, un bruit de sirène se fit entendre.

« La police ! Une voiture fantôme. "Sacrament" ! Il ne manquait plus que ça. »

Le policier s'approcha de la voiture. Michel avait baissé la vitre du côté du conducteur.

– Dis donc, l'ami, tu te crois sur un champ de

course ?

– Je suis Michel Beaulac, détective privé, assistant de Robert Dumont, le Manchot, cria le jeune homme en tendant sa carte d'identité et en poursuivant : il est arrivé quelque chose. J'étais au téléphone avec monsieur Dumont lorsqu'il a échappé le récepteur. J'ai entendu un bruit curieux, on a raccroché et ça ne répond plus. Alors, je vous demande de bien vouloir m'ouvrir la route.

– Des histoires, fit le policier d'un air hautain, j'en ai déjà entendues. Tu es un expert en romance, n'est-ce pas ?

– Bon Dieu ! Puisque je vous dis que Robert Dumont est peut-être en danger. Vous n'avez qu'à me suivre jusqu'au bureau, vous le verrez bien. Si vous refusez de m'ouvrir la route et s'il lui est arrivé quelque chose, je me charge de vous faire perdre votre emploi.

– Des menaces, maintenant ?

Heureusement, le compagnon de travail du policier était venu les rejoindre.

– Des difficultés, Albert ?

– Pas un autre ! fit le grand Beaulac en voyant apparaître le second policier. Mais puisque je vous dis que c'est peut-être une question de vie ou de mort.

Michel dut répéter sa version des faits.

– Je connais Robert Dumont. Beaulac ne s'amuserait pas à nos dépens. On va vous ouvrir le chemin, mais si ce que vous dites est faux, il vous en coûtera cher.

Les deux voitures se mirent en marche. La sirène hurlait et Michel suivait de près.

« Que le monde est bête ! Pour que je puisse me tirer d'affaires, il faudrait qu'il soit arrivé malheur au patron. S'il n'y a rien, non seulement j'aurai une contravention pour vitesse excessive, mais on m'accusera d'avoir dérangé inutilement des policiers en service. »

Enfin, lorsque les deux automobiles s'arrêtèrent devant l'édifice où logeaient les locaux de l'Agence de détectives, Michel descendit de voiture et courut à la porte. Il sonna

au bureau de l'Agence. Personne ne répondit. Le grand Beaulac possédait une clef. Il ouvrit donc la grande porte vitrée et, suivi des deux policiers, il s'engouffra dans la cage de l'ascenseur.

– J'avais raison. Voyez, la porte de l'office n'est pas fermée à clef.

Il allongea la main, tourna le commutateur et la lumière jaillit dans la salle d'entrée.

– Patron, c'est moi, Michel. Êtes-vous là ?

Aucune réponse. Tout semblait en ordre. Au fond de la pièce, la table de travail de Yamata ; à droite, la porte du bureau de Candy était fermée tout comme celle des locaux de l'Agence de sécurité.

Michel se dirigea aussitôt vers le bureau de son patron, ouvrit la porte, tourna le bout du commutateur et poussa un cri :

– Patron !

La scène n'était pas belle à voir. La figure du Manchot était couverte de sang et le liquide visqueux commençait à se répandre sur sa chemise.

Un des policiers voulut s'emparer du téléphone pour demander du secours.

– Non, cria Michel, prenez l'appareil, dans l'autre pièce. Celui qui a tué le patron a raccroché le récepteur. Il y a peut-être laissé ses empreintes !

*

Yamata était allée rendre visite à son amie Janine.

– On t'a dit comment l'accident est survenu ? demanda la Japonaise.

– Selon le chauffeur de taxi, Daniel Laurin s'est précipité devant sa voiture, il n'a pu rien faire pour l'éviter.

– Comment est-il ?

– Je n'ai pas eu d'autres nouvelles. J'ai bien peur qu'il ne puisse s'en tirer, une fracture du crâne, c'est très grave.

Yamata demanda :

– Comment se fait-il qu'on t'ait prévenue, toi ?

– Il avait mon nom et mon numéro de téléphone dans son porte-monnaie. On m'a également demandé si je connaissais un dénommé Jack Fulton, c'est peut-être un ami de Daniel. Il avait sa carte de visite avec son nom et deux numéros de téléphone. Les policiers ont téléphoné à ce monsieur Fulton, mais il n'avait jamais entendu parler de Daniel Laurin.

Janine ajouta :

– Il y a une chose que je trouve excessivement bizarre.

– Quoi donc ?

– Daniel portait une casquette blanche !

Yamata se mit à rire :

– Que trouves-tu de bizarre, là-dedans ?

– Jamais il ne portait de chapeau, même pas en plein hiver. Et puis, il y a ce mystérieux médecin.

– Quel médecin ?

– Il est arrivé le premier, il s'est penché sur

Daniel. Un témoin a affirmé qu'au lieu de l'examiner, il a fouillé ses poches.

– Quoi ?

– Puis, le médecin a dit qu'il allait chercher sa trousse et on ne l'a pas revu. Si seulement Daniel peut reprendre conscience, on pourra l'interroger. Je vais appeler à l'hôpital.

Janine reçut de bonnes nouvelles. Daniel avait été opéré et on lui avait probablement sauvé la vie. Il avait repris connaissance, mais pendant quelques secondes seulement.

– Nous pouvons le voir ? Nous sommes ses seuls amis.

– Si on vous accorde la permission, ce ne sera que pour un très court instant.

– Merci bien.

Après avoir raccroché, Janine appela son ami Roger.

– Passe nous prendre, je suis avec Yamata, nous allons nous rendre à l'hôpital. On peut voir Daniel.

La tête entourée de bandages, le jeune Laurin était méconnaissable, immobile, dans son grand lit.

– Ne cherchez pas à lui parler, dit l’infirmière, il doit se reposer.

Janine s’approcha du lit. Elle prit la main du jeune blessé dans la sienne et se pencha vers son oreille.

– Daniel, c’est moi, Janine...

Les yeux du blessé bougèrent. Sa bouche esquissa un mouvement ; ce qu’il aurait voulu être un sourire ressemblait beaucoup plus à une grimace.

– Tu vas t’en sortir, Daniel. Tu es jeune. On reviendra te voir. Yamata est avec moi. Roger aussi...

Le jeune blessé bougea les lèvres. Il voulait parler.

– Qu’est-ce qu’il y a, Daniel ?

– Veston... poche... enveloppes... grande... petite.

L'infirmière s'approcha.

– Allons, c'est suffisant, vous fatiguez le malade, mademoiselle.

– Où sont les vêtements qu'il portait ?

– Je l'ignore, ils devaient être tachés de sang.
Alors...

– Mais il avait des papiers dans ses poches. Daniel désire deux enveloppes qui se trouvaient dans son veston.

Tous allaient sortir de la chambre lorsque Daniel poussa un gémissement. L'infirmière revint rapidement au lit.

– Allons, reposez-vous, monsieur Laurin, nous allons vous donner des calmants.

– Lionel ! Monsieur Lionel... prévenir...

Il s'arrêta de parler. L'effort avait été trop grand.

– Je vais recommander au médecin d'interdire toute visite, fit l'infirmière en sortant de la chambre.

Tout le groupe se rendit au bureau

d'information se trouvant à l'étage et la jeune garde-malade consulta le dossier de Daniel Laurin.

– Voici la liste de ce qu'on a trouvé sur lui. Un mouchoir, des clefs, de l'argent, un porte-monnaie avec quelques papiers et, dans sa poche, une petite enveloppe avec la carte de visite d'un monsieur Fulton, c'est tout.

Yamata alors déclara :

– Il devait également avoir celle que je lui avais remise, la carte de l'Agence, puisqu'il venait tout juste de me téléphoner.

– Je regrette, mademoiselle, dit l'infirmière, c'est tout ce que l'on mentionne dans le dossier.

Le trio sortit de l'hôpital. Dans la voiture, Roger demanda à son amie Janine :

– Tu ne m'as pas dit qu'un supposé docteur avait fouillé les poches du blessé ?

– Pourquoi aurait-il pris la carte de l'Agence ? demanda Yamata, c'est complètement ridicule.

Janine demanda à Roger :

– Ce nom de Lionel, ça te dit quelque chose ?

– Pas du tout. D’ailleurs, tu connaissais Daniel mieux que moi.

Janine réfléchit :

– Lionel... il a même dit « monsieur Lionel »... à moins que..., oui, c’est possible !

– Quoi donc ?

– Monsieur Lionel est un des patrons du club où travaillait Daniel, il a son bureau au second étage. C’est peut-être lui qu’il a voulu mentionner. Il voulait le prévenir...

Roger proposa alors :

– Si on allait au club, on pourrait essayer de rencontrer ce monsieur Lionel ?

Depuis quelques instants, Yamata réfléchissait, ce nom de Lionel lui rappelait quelque chose. C’est Michel Beaulac qui lui en avait parlé.

– Monsieur Lionel n’est-il pas un homme affilié à la pègre ?

– Pourquoi demandes-tu ça, Yamata ?

– Je crois que mon ami Michel le connaît.

Janine réfléchissait :

– Je sais qu’il est très difficile de le rencontrer. Moi, je l’ai vu une fois, c’est Daniel qui me l’avait désigné. Il sortait du club, accompagné de deux autres types, des colosses.

Lorsqu’ils furent rendus au club, Janine demanda au garçon qui les servait :

– Tu as su ce qui est arrivé à Daniel ?

– Oui, il est entre la vie et la mort.

– Les médecins ont bonne espérance de lui avoir sauvé la vie. Pourrais-tu me dire si monsieur Lionel est là ? J’arrive de l’hôpital. J’ai vu Daniel et il m’a confié un message pour lui.

– Il n’est pas facile d’avoir un rendez-vous avec lui. Je vais en toucher un mot au gérant.

Bientôt, un type âgé, que Janine avait vu à plusieurs reprises au cabaret, vint trouver le trio.

– C’est vous qui désirez voir monsieur Lionel ?

– Oui.

– Impossible, il ne reçoit personne. Si vous avez un message à lui transmettre, vous n’avez qu’à me le donner, je m’en chargerai.

– Dites-lui que c’est à propos de l’accident survenu à Daniel Laurin, il me recevra.

– Il le sait, mais il n’a pas une minute à vous accorder.

Yamata décida d’intervenir.

– Puisque vous pouvez communiquer avec lui, faites-lui donc savoir que mon nom est Yamata, que je suis la fiancée de Michel Beaulac et que je travaille pour l’Agence de détectives du Manchot.

Le gérant regarda longuement la jeune Japonaise.

– C’est bien vrai ce que vous dites ?

Yamata glissa la main dans son sac et sortit une carte de visite.

– Tenez, vous pouvez donner ça à monsieur Lionel.

Le gérant s’éloigna.

– Moi, à ta place, dit Janine, je n’aurais pas insisté. Monsieur Lionel n’aime sûrement pas les policiers et les détectives privés. J’espère que tu ne t’es pas mis les pieds dans les plats.

Roger tenta de rassurer son amie.

– Nous n’abandonnerons pas Yamata. Nous irons avec elle.

Le gérant revint presque aussitôt.

– Monsieur Lionel va vous recevoir. Janine et son ami voulurent se lever.

– Non, pas vous deux... mademoiselle la Japonaise seulement.

– Je regrette, fit Roger, mais nous l’accompagnons, sinon, elle n’ira pas.

Le gérant fit un signe et, immédiatement, deux gars d’une imposante stature s’approchèrent de la table.

– Veux-tu surveiller ces deux-là, Pat ; quant à toi, Luc, conduis mademoiselle au bureau de monsieur Lionel.

– Je reste avec mes amis, fit Yamata craintive.

Mais la grosse main du colosse se posa sur le bras de la jeune fille.

– Non, tu viens avec moi, la belle.

– Je reviens dans quelques minutes. Après tout, ça ne devrait pas être long.

Mais une demi-heure passa et Yamata n'était pas de retour à la table de ses amis.

*

– Qu'on envoie une ambulance et vite, hurla Michel. Il est vivant, vous entendez ?

Le policier, installé au bureau de Yamata, donnait déjà des directives. Pendant ce temps, son collègue s'était précipité dans la salle de bain. Il revint avec deux serviettes, complètement imbibées d'eau.

– Il ne faut pas le déplacer, recommanda-t-il à Michel.

Le jeune détective essuya le sang qui coulait sur la figure de son patron.

– Regardez, son veston, le bras gauche ! En effet, une tache sombre, une brûlure apparaissait sur la prothèse du Manchot.

– « Torrieu », la balle a été tirée d'assez près. Il aurait pu la recevoir en plein front. Je crois qu'il a eu de la chance.

– Comment ça ?

– Il a probablement vu ou il a entendu son agresseur qui venait. Il tenait le récepteur du téléphone dans sa main droite. Instinctivement, en apercevant le revolver, il a voulu se protéger avec sa main gauche. Heureusement, c'était sa prothèse, autrement, la balle aurait traversé la chair de la main et se serait logée en plein front.

La balle semblait avoir dévié sur la prothèse et avait écorché le sommet de la tête du Manchot, causant une blessure assez profonde. C'est par là que s'écoulait le sang qui maculait la figure du Manchot.

Michel semblait rassuré.

– La balle n'a fait que l'effleurer, c'est un miracle. La blessure paraît beaucoup plus grave

qu'elle ne l'est réellement. Il a perdu passablement de sang.

Puis, se tournant vers les policiers, il ajouta :

– Si vous ne m'aviez pas fait lambiner sur la route, le patron serait déjà à l'hôpital.

Le hurlement de la sirène empêcha les policiers de répondre. Bientôt, deux agents, un infirmier et un médecin entrèrent en vitesse. Le médecin examina rapidement la blessure du Manchot.

– Il a perdu beaucoup de sang. Il faudra peut-être lui donner une transfusion. Vous connaissez son groupe sanguin ?

– Il a une carte dans son portefeuille. Il nous oblige tous à en porter. Les renseignements sont là.

On plaça le corps du blessé sur la civière. Le médecin fouilla dans le portefeuille du détective. On allait transporter Robert Dumont lorsqu'il reprit connaissance.

– Michel, murmura-t-il en voyant son collaborateur.

– Patron, que s’est-il passé ?

– Je ne sais pas... une ombre... sur le mur, j’ai levé la tête, j’ai vu l’arme et c’est tout.

Le médecin intervint :

– Ne fatiguez pas inutilement le blessé. Vous pourrez parler avec lui à l’hôpital.

Déjà, des membres de l’escouade des homicides arrivaient. On voulait absolument poser quelques questions à Michel.

– Je suis le sergent-détective Racicot. Je crois que nous n’avons pas eu l’occasion de faire connaissance, monsieur Beaulac, je viens à peine d’être transféré au sein de cette escouade.

– Sergent, je suis obligé de rester ici ? Je veux être près de mon patron quand on pourra l’interroger.

– Nous ne nous attarderons pas inutilement, car moi aussi, j’ai quelques questions à poser à monsieur Dumont.

Pendant que les experts relevaient tout ce qu’ils pouvaient trouver d’empreintes dans le bureau du détective privé, Michel racontait ce

qu'il savait de l'affaire.

– Selon moi, le patron ne connaît pas son agresseur ou, du moins, il ne l'a pas reconnu. Il l'aurait nommé. Il était au téléphone avec moi, quand c'est arrivé.

Michel parla de la balle qui avait touché la prothèse du détective.

– On a visé pour tuer, en plein front. Si la balle n'avait pas touché la prothèse, il serait mort sur le coup, il n'y a pas à en douter.

Les deux policiers qui avaient accompagné Michel étaient d'accord avec sa version de l'affaire.

– Nous avons vu la marque faite par la balle, sur la prothèse.

D'ailleurs, la balle fut retrouvée dans le mur, derrière le fauteuil du Manchot.

– Un 45 ! L'assassin ne voulait pas manquer son coup ! murmura le sergent-détective.

Et se tournant vers Michel, il demanda :

– Qui peut en vouloir à ce point à monsieur

Dumont ?

– Des dizaines de criminels, des assassins qu’il a fait condamner, des ennemis qu’il s’est créés alors qu’il faisait partie de la police officielle. Les suspects sont plus que nombreux.

– Monsieur Dumont était seul au moment de l’attentat ?

– Sûrement, autrement, on vous aurait prévenu beaucoup plus tôt.

Michel aurait bien aimé rejoindre Candy et Yamata pour les mettre au courant du drame qui venait de se dérouler, mais le plus important pour lui était de se rendre à l’hôpital et d’avoir des nouvelles du Manchot.

Il monta dans la voiture du sergent-déetective Racicot. Ce dernier profita du court trajet jusqu’à l’hôpital Saint-Luc pour lui poser d’autres questions.

– Que voulez-vous que je vous dise ? Je n’en sais pas plus long que vous, carabine. Je ne suis même pas venu au bureau de la journée.

À l’hôpital, le Manchot reposait dans une des

salles de l'urgence. Le médecin n'avait pas jugé nécessaire de lui donner une transfusion de sang.

On lui avait enlevé sa prothèse, devenue complètement inutilisable.

– Nous pouvons lui parler ? demanda le sergent-détective Racicot.

– Nous lui avons donné un calmant. Sa blessure au front est assez profonde et il aura d'affreux maux de tête. Dès cette nuit, nous lui ferons subir des radiographies.

Michel et le sergent-détective pénétrèrent dans la petite salle où reposait le Manchot. Déjà, on lui avait fait un pansement à la tête, on lui avait nettoyé la figure et il semblait beaucoup moins mal en point.

– Il dort ? demanda Michel à une jeune infirmière.

– Non, je suis éveillé, Michel.

Le jeune détective présenta Racicot.

– Vous pouvez nous raconter ce qui s'est passé ?

– À deux reprises, aujourd’hui, des personnes qui n’ont pas voulu se nommer ont essayé de savoir si je devais passer une partie de la soirée à mon bureau. Tout d’abord, un monsieur Taylor devait me téléphoner à cinq heures trente. Il ne l’a pas fait et n’a laissé aucun numéro de téléphone où il aurait été possible de le contacter. Enfin, une femme a téléphoné pour vérifier si j’étais bien à mon bureau. Elle désirait absolument me voir ce soir. J’ai pris son nom sur mon bloc-note.

Le Manchot s’arrêtait souvent de parler. Il fermait les yeux, il devait souffrir énormément.

– Ces deux appels m’ont paru tellement suspects que j’ai décidé de tendre un piège. Je voulais m’installer à l’extérieur, dans ma voiture et surveiller l’édifice. J’allais sortir du bureau lorsque tu as téléphoné, Michel.

– Vous voulez dire que si je n’avais pas appelé...

– Tu n’es pas responsable. Le reste, vous le savez. Une chose est certaine, je crois que le tueur était un homme, mais je n’ai pas vu sa

figure..., il faisait sombre dans l'autre bureau...
J'ai vu l'arme, ça, j'en suis sûr..., l'arme et...

Il s'arrêta et Racicot demanda :

– Et quoi ?

– Je ne sais pas au juste, comme deux ronds noirs... je dois me tromper, je ne me souviens plus... oui, deux formes rondes et noires, et l'arme...

– Une personne portant des lunettes, peut-être des lunettes noires ? suggéra Michel.

– Possible, oui, fort possible.

Un infirmier parut.

– Monsieur Dumont, je dois vous conduire à la salle des radiographies.

Michel demanda :

– Vous allez le ramener ici, par la suite ?

– Nous allons lui trouver une chambre pour la nuit. Il ne sortira sûrement pas avant un jour ou deux.

Et on emmena le détective. Michel et le sergent Racicot sortirent de la petite salle et,

immédiatement, des hommes se dirigèrent vers eux.

– C’est vrai ce qu’on nous a dit ?

– Le Manchot a été assassiné ?

Déjà, les journalistes étaient au courant.

– Qui vous a raconté cette histoire ? demanda Racicot. C’est entièrement faux. Le détective Robert Dumont a été victime d’un attentat, mais il est sain et sauf. Pour le moment, je ne puis en dire plus long.

Michel demanda au sergent :

– Vous avez encore besoin de moi ?

– Non, monsieur Beaulac. Vous serez à votre bureau demain ?

Le jeune détective hésita. On l’attendait à la maison de réhabilitation, mais d’un autre côté, il se devait de prendre la direction de l’Agence pendant l’absence du patron.

Il se rendit immédiatement à une cabine téléphonique et achemina un appel. Il voulait parler à Yamata qui partageait son appartement

avec la mère du Manchot.

– Bonsoir, madame Dumont, Yamata est là ?

– Non, je regrette, Michel, elle est sortie avec des amis.

Le jeune détective sursauta :

– Encore ?

– Un couple, pas avec un autre garçon. Elle s’ennuie beaucoup. Vous devriez vous intéresser un peu plus à elle. En vous entêtant, vous risquez de la perdre pour toujours.

Michel n’avait pas du tout le cœur à discuter de ses amours.

– Je la verrai demain.

– Quelque chose de spécial, Michel ?

Le jeune Beaulac n’allait pas inquiéter inutilement la mère du Manchot. Il préféra ne rien dire. Il téléphona ensuite à l’appartement de Candy Varin, mais là encore il ne put rejoindre sa collaboratrice. Candy devait être sortie.

Michel avait une folle envie d’arrêter dans un bar et de prendre quelques verres.

« Ça m'avancerait à quoi ? Non, il ne faut pas que j'y touche. Je vais retourner au bureau, on ne sait jamais, je découvrirai peut-être un indice. »

Il sauta dans un taxi.

*

Bob Smith esquissa un sourire quand il aperçut la jolie Micheline, installée au bar.

– Je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps ?

– Je viens tout juste d'arriver, répondit la jeune fille. Je me demandais si vous étiez pour tenir parole.

L'Américain sourit :

– Je ne manque jamais un rendez-vous galant.

Ils allèrent s'installer à une table, non loin de la vaste piste de danse. Smith était un charmeur de première force. Excellent danseur, il savait complimenter les femmes sur leur talent, leur grâce et leur féminité.

Jamais il ne se montrait trop empressé. Quel changement avec tous ces jeunes que Micheline connaissait et qui, quelques minutes après la rencontre, ne cherchaient qu'à l'embrasser, qu'à lui tâter les seins et les cuisses.

Ce fut elle qui, en dansant, appuya sa joue contre celle de Smith. Plus l'heure avançait, plus elle se collait à lui, commençant même à se poser des questions.

« Est-ce que je ne l'intéresserais pas ? »

Lorsqu'ils revinrent à leur table, Smith jeta un coup d'œil à son portefeuille.

– Vous allez m'excuser quelques secondes, jolie Micheline, il faut absolument que je monte à ma chambre. Je partirai probablement très tôt demain matin. Tout mon argent, ou presque, est soit dans le coffret de sûreté de l'hôtel ou à ma chambre et je veux tout payer avant la fin de la soirée.

– Comme ça, je ne vous reverrai plus ?

– Mais si, je reviens presque tout de suite. Je ne me couche jamais tôt, vous savez.

– Je ne sais rien de vous ou presque..., êtes-vous marié, fiancé ?

– Oh non ! Il se mit à rire.

– Je déteste faire souffrir les femmes, je ne suis pas sadique. Aussi, je voyage trop pour m'attacher à l'une d'elles. Disons que j'ai plusieurs amies, mais rien de sérieux. J'adore faire l'amour, mais j'aime prendre mon temps. Les préliminaires sont plus importants à mes yeux que l'acte lui-même. Il faut l'ambiance, la belle musique... et vous ?

Micheline murmura :

– Je suis passablement réservée, surtout avec des inconnus. Quand un homme ne me plaît pas, je le laisse tomber, tout simplement. Tenez, si je ne vous avais pas trouvé intéressant, je n'aurais jamais abandonné mes amies pour venir vous retrouver.

Elle avait posé sa main sur la sienne.

– Vous êtes très gentille.

Il lui souleva la main et la porta à ses lèvres.

– Je reviens presque tout de suite... à moins

que... non, vous me jugeriez mal.

– Quoi donc ?

– Vous pourriez m’accompagner, j’ai un bar à ma chambre. Il y a la radio, la télé, nous pourrions continuer à danser, mais vous allez sans doute me prêter de mauvaises intentions.

– Pas du tout. On peut difficilement causer avec tous ces gens et cette musique.

Elle se leva aussitôt.

– Je vous accompagne.

La magnifique suite qu’avait retenue Bob Smith ne pouvait qu’impressionner une jeune secrétaire comme Micheline.

– Comme c’est joli ! Mais vous devez payer une fortune pour une telle chambre ?

Smith sourit, mais ne répondit pas. Il ferma la porte, traversa la pièce et tourna le bouton de la télévision.

Comme il se retournait, Micheline était déjà tout près de lui. Elle se glissa dans ses bras et ce fut elle qui l’embrassa. Mais le baiser fut de très

courte durée, on aurait dit que Smith craignait les griffes d'une ensorceleuse.

Pourtant, il retint Micheline dans ses bras, caressa lentement ses cheveux. Un doigt toucha l'oreille de la jeune femme, la faisant frissonner. Le doigt poursuivit sa caresse jusqu'à la joue, remonta vers les yeux et frôla les paupières. Micheline renversa légèrement la tête vers l'arrière et, cette fois, ce fut Smith qui se pencha vers elle pour l'embrasser, longuement, passionnément. Sa main droite continuait d'effleurer en douceur le corps de Micheline, elle passait comme un souffle léger sur ses épaules découvertes, à la naissance de sa poitrine. La jolie secrétaire se sentait transportée. Soudain, Smith se dégagea.

– Qu'est-ce que vous buvez ?

– Je n'ai plus soif, Bob. Pourquoi me faire languir ? murmura-t-elle.

– Nous allons danser.

Elle se laissa tomber sur un des nombreux divans qui meublaient le grand salon. Pendant

que Smith se rendait au poste de télé pour y trouver de la musique, elle détachait un premier bouton à sa robe, laissant voir la majeure partie de ses seins. Il était facile de constater qu'elle ne portait pas de sous-vêtements sous sa robe.

– Vite, venez ici, fit brusquement Smith.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

À la télévision, c'était les « nouvelles express », ces courts bulletins de deux ou trois minutes que l'on offre aux téléspectateurs, entre deux émissions.

Sur l'écran, on voyait la photo du Manchot. L'annonceur avait prononcé le nom de Robert Dumont.

– Qu'est-ce que l'on dit ? Vite, je veux savoir.

Micheline écoutait en silence. Déjà, le bulletin se terminait.

– Monsieur Dumont repose dans un état satisfaisant, à l'hôpital Saint-Luc. Son état n'inspire aucune crainte.

Smith était devenu très pâle. Il venait d'avoir la preuve qu'il n'avait pas réussi à tuer l'homme

qu'il devait abattre. Il n'avait pas rempli son contrat.

– Vous allez m'excuser, j'ai confié un travail à monsieur Dumont et il a été blessé par ma faute. Il faut que j'aie le voir, il le faut et tout de suite.

– Mais Bob...

– Je n'ai pas un instant à perdre.

– Et si j'attendais votre retour ?

– Inutile, je ne sais pas du tout quand je reviendrai.

Il parlait d'un ton sec, il était devenu un tout autre homme. Micheline commit une grave erreur.

– Cet appel que vous m'avez fait faire au bureau de monsieur Dumont... et maintenant, il a été blessé, il est à l'hôpital...

– Vous êtes beaucoup trop curieuse, Micheline, je déteste ça...

Il s'approcha d'elle :

– Mais vous me plaisez.

Il la reprit dans ses bras et il scella ses lèvres

d'un autre baiser encore plus passionné que le précédent. Soudain, Micheline sentit les deux mains de l'homme se poser sur son cou.

– Bob, vous me faites mal...

Mais l'étau se resserrait. Micheline tenta de se débattre. Les yeux semblaient vouloir sortir de leur orbite. Elle ne pouvait plus respirer. Elle battit des mains, tentant de se défendre. Ses genoux fléchirent. Smith la laissa glisser au divan et serra la gorge de la malheureuse avec rage. La figure de Micheline était bleue, elle était devenue monstrueuse, pourtant, si jolie quelques secondes plus tôt.

Smith se releva calmement et jeta un coup d'œil autour de lui. Il souleva la jeune fille et alla la déposer dans le bain.

« Je me chargerai de te faire disparaître plus tard. Pour l'instant, il me faut achever ce Manchot. »

V

La pègre aux abois

Monsieur Lionel avait fait passer Yamata dans son bureau.

– Michel Beaulac est un de mes amis, mademoiselle, et je suis très heureux de faire votre connaissance. Que puis-je faire pour votre service ? C’est le grand Mike qui vous envoie ?

– Non, murmura la jolie Japonaise. Il ignore que je suis ici.

Lionel se leva, offrit à boire à la jeune fille qui refusa. Il retourna à son bureau, s’alluma un cigare et demanda :

– En quoi puis-je vous être utile ?

– Il s’agit de Daniel Laurin, vous le connaissez, il travaille ici, au club.

Lionel ne broncha pas. Il savait contrôler

parfaitement toutes ses émotions.

– Daniel Laurin... oui, ce nom me dit quelque chose.

Yamata continua :

– Il a été renversé par une voiture cet après-midi. Nous arrivons de l'hôpital. Nous avons pu lui parler un peu.

– Ah ! Je croyais qu'il était dans un état comateux.

– Oui, mais il a repris connaissance, durant quelques secondes seulement. Il a dit « monsieur Lionel... prévenir monsieur Lionel ». Je savais que vous aviez un bureau ici, Michel m'avait parlé de vous, alors, j'ai pensé que, monsieur Lionel, c'était vous.

– Probablement. Il voulait que je sache qu'il serait absent, sans aucun doute.

Mais Lionel réfléchissait rapidement. En apprenant l'accident survenu à Daniel, il s'était immédiatement informé. Il avait téléphoné à des journalistes et à des policiers amis.

– J'avais confié une somme importante à

Daniel Laurin, a-t-on retrouvé cet argent sur lui ?

Grâce à ses nombreux contacts dans tous les milieux, il apprit bientôt que l'enveloppe contenant l'argent avait disparu. Par contre, on avait trouvé une autre enveloppe, une petite, celle-ci portait le nom de Fulton, l'homme à abattre.

Selon Lionel, c'était très clair, quelqu'un avait aperçu l'enveloppe contenant l'argent et s'en était emparé. Il fallait à tout prix retrouver cette somme.

Quant au tueur, l'homme qui était parti de Détroit pour abattre Fulton, il n'avait pas eu le temps de s'entretenir avec Laurin. Il allait sans doute retourner auprès de ses supérieurs puisqu'il était dans l'impossibilité de remplir son contrat.

Puis, on avait parlé à Lionel de cet homme mystérieux qui était sorti du restaurant « Le Roi du Smocked Meat », s'était penché sur le blessé, avait fait croire à tous qu'il était médecin et s'était éloigné en disant qu'il allait chercher sa trousse médicale.

Cet homme aux lunettes à verres teintés, c'était l'image type d'un tueur à gages. Il avait agi avec une présence d'esprit et un sang-froid extraordinaires.

« Le salaud, il a pris l'argent, sans s'occuper de la petite enveloppe. Il nous a volé vingt-cinq mille dollars. »

Immédiatement, Lionel avait rejoint son supérieur, Bartino et ce dernier avait pris contact avec ses principaux alliés. On s'était mis en communication avec Détroit.

Mais, personne ne pouvait les renseigner. On refusait de donner le nom du tueur à gages, on ignorait où et sous quel nom il se trouvait à Montréal, peut-être dans un hôtel, probablement pas chez des amis. On affirmait que l'homme était honnête et qu'il ne partirait jamais de la métropole avec l'argent avant d'avoir rempli son contrat. Une chose était certaine : il avait vingt-cinq mille dollars en poche et il ignorait le nom de l'homme qu'il devait abattre.

Yamata était gênée par le long silence qui s'était créé entre elle et monsieur Lionel. Elle se

leva timidement.

– Je ne vous dérangerai pas plus longtemps, monsieur. Je tenais simplement à transmettre le message.

– Vous ne m’avez aucunement dérangé, mademoiselle Yamata. Vous saluerez Michel de ma part et vous lui direz que je l’envie d’avoir une amie aussi jolie. Au fait, dit-il en se levant pour reconduire Yamata à la porte, quand avez-vous connu Daniel Laurin ?

– Tout à fait par hasard, je suis venue au club avec un couple d’amis. Ils connaissaient Daniel. Nous avons passé la soirée ensemble, nous avons dansé. Il voulait absolument me revoir, il aurait également aimé rencontrer monsieur Dumont.

Lionel sursauta :

– Le Manchot ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Il désirait de l’aide. Il voulait changer de vie. Je lui ai fait comprendre que monsieur Dumont ne s’occupait que d’enquêtes. J’ai quand même

promis de parler de lui à mon patron.

– Vous l’avez fait ?

– Non, justement, j’avais remis à Daniel la carte de visite de monsieur Dumont. Il m’a téléphoné au bureau, quelques secondes seulement avant son accident. Mais je ne pouvais lui aider, pas pour l’instant. Il devait me rappeler... puis, j’ai appris l’accident dont il a été victime.

Lionel avait ouvert la porte de son bureau. Il la referma brusquement.

– Daniel vous a appelée, juste avant l’accident ?

– Oui, vers trois heures.

– Et vous lui aviez remis une carte au nom de Robert Dumont ?

– Oui.

– Pourtant, on ne parle pas de cette carte parmi les objets trouvés sur Daniel. Vous êtes bien certaine de ce que vous avancez ?

– Puisque je vous dis qu’il m’a téléphoné.

– Attendez-moi une seconde.

Lionel passa dans une pièce adjacente à celle de son bureau. Yamata l’entendit parler, il devait téléphoner.

Lorsqu’il revint dans le bureau, il décida :

– Vous allez venir avec moi.

– Où ?

– Ne posez pas de questions inutiles. Sachez une chose, la vie de Robert Dumont est en danger, du moins je le crois, et vous seule pouvez le sauver.

Yamata protesta :

– Mes amis m’attendent...

– Ne vous inquiétez pas, je vais les prévenir, nous allons nous occuper d’eux.

Il alla rapidement à son bureau.

– Approchez et écrivez : « Je pars avec monsieur Lionel, je m’occupe du jeune Daniel, il me faut rencontrer mon patron, monsieur Dumont... »

Yamata écrivit la note.

– Ça évite toutes les questions inutiles, dit Lionel.

La jeune Japonaise signa et Lionel appela un garçon.

– Tu sais où est la table des amis de mademoiselle ?

– Oui, monsieur.

– Tu leur remettras ce billet.

– Bien, monsieur Lionel.

Quelques minutes plus tard, Yamata et Lionel sortaient du club en empruntant un escalier de service situé à l'arrière et qui donnait directement sur le terrain de stationnement.

– Où me conduisez-vous ?

– Je vous en prie, mademoiselle, ne posez pas de questions. On veut vous interroger concernant Daniel Laurin, je vous le répète, c'est urgent et très grave. Alors, si vous voulez sauver votre patron, faites exactement ce que je vous dis.

Pendant ce temps, dans le cabaret, Janine et son ami Roger commençaient à s'inquiéter de

l'absence de Yamata. Aussi, ils appelèrent le garçon.

– Pouvons-nous voir le gérant ?

– Pourquoi ?

– Notre jeune amie est allée rendre visite à monsieur Lionel et elle n'est pas revenue. Nous voulons savoir ce qui se passe.

– Un instant, je m'informe.

Le garçon revint bientôt, tenant un petit billet à la main.

– Votre amie vous avait écrit un mot. Le garçon allait vous le remettre.

Il remit la note à Janine.

– Curieux, elle est partie avec monsieur Lionel. Roger, je n'aime pas ça du tout. Il faudrait prévenir madame Dumont.

– Mais pourquoi ?

– Elle nous fait confiance, elle nous a demandé de distraire Yamata et voilà qu'elle est partie avec un homme qui est considéré comme un des chefs de la pègre. S'il lui arrivait quelque

chose...

– Fais comme tu voudras !

*

On avait installé le Manchot dans une chambre privée après lui avoir fait passer de nombreuses radiographies. Le choc passé, les analgésiques produisant leur effet bénéfique, il se sentait beaucoup mieux.

Sans même sonner l’infirmière, il se leva pour se rendre à la salle de toilette. Il était légèrement étourdi, mais après avoir appliqué un peu d’eau froide sur sa figure, il se sentit beaucoup mieux. Il revint à son lit. Il n’avait pas du tout sommeil.

Les événements s’étaient produits avec une telle rapidité qu’il n’avait pas eu le temps d’y réfléchir.

Il s’assit dans son lit, ferma les yeux et repassa dans sa mémoire tout ce qui était survenu depuis le début de l’après-midi.

« Deux appels, on veut me retenir au bureau, c'est clair. D'ailleurs, j'avais bien deviné que quelque chose ne tournait pas rond. Sans cet appel de Michel, j'aurais probablement intercepté ce maniaque ».

Il s'agissait d'un fou, il en était certain.

« Mais un fou intelligent, habile. Il est entré dans le bureau, sans bruit. Il a réussi à ouvrir la porte ; qui était pourtant fermée à clef. Il possédait un revolver muni d'un silencieux. Un homme possédant beaucoup de sang-froid. »

Le Manchot ne fut pas long à songer qu'il s'agissait d'un tueur à gages.

« Mais pourquoi veut-on me tuer ? Pour quelles raisons a-t-on donné un contrat à un assassin ? »

Le détective sonna l'infirmière. Bientôt, une jeune fille parut dans l'embrasure de la porte.

– Vous avez besoin de quelque chose ?

– Un renseignement, mademoiselle. Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

– Oh oui !

– Savez-vous si on a parlé de l’attentat, soit à la radio ou encore à la télévision ?

– Qui vous l’a dit ? On a montré une photo de vous tout à l’heure à la télé. On a mentionné que vous aviez été victime d’un attentat mais que vous étiez sain et sauf.

– Merci, c’est tout ce que je désirais savoir. Mes vêtements sont dans la garde-robe, je suppose ?

– Vous n’avez pas l’intention de sortir ?

– Pas du tout, mais j’ai des choses dans mes poches.

L’infirmière alla chercher le veston et les pantalons du Manchot.

– Que désirez-vous ?

– Ce crayon, ce calepin... et également ce petit appareil, je veux téléphoner à mes assistants.

– Ne vous fatiguez pas, monsieur Dumont. Les ordres du médecin sont très stricts. Il ne faut pas que vous bougiez, du moins, jusqu’à ce qu’on ait étudié les radiographies.

Sitôt l’infirmière sortie, le Manchot, se servant de son télé-chasseur (« bell-boy »), communiqua avec sa téléphoniste.

– Rejoignez immédiatement Michel Beaulac, j’ignore où il se trouve. Il faut que vous le retrouviez. Demandez-lui de me téléphoner, le plus tôt possible.

– Bien, monsieur Dumont.

Le détective donna le numéro de sa chambre. Il se leva et lentement commença à se vêtir. Il lui fallait quitter l’hôpital au plus tôt.

« Ce tueur a dû apprendre la nouvelle en même temps que tout le monde. Il a su qu’il m’avait manqué, il doit rager, il est encore plus dangereux. »

Il retourna à la salle de bain et défit le pansement de surface qui lui encerclait la tête. Il ne déplaça pas les diachylons qui retenaient le second pansement sur sa blessure au sommet du front. Il revint dans sa chambre. Ses forces lui revenaient complètement. Il était persuadé qu’il n’avait aucune commotion cérébrale et que les

radiographies ne révéleraient pas de complications.

Il retourna à son lit. Il détestait ne pas avoir de prothèse, il se sentait nu sans son membre artificiel.

Il se glissa sous le drap, le ramenant sur sa tête. Il ne voulait pas attirer l'attention de l'infirmière, si jamais elle revenait dans la chambre.

Quelques minutes plus tard, le téléphone sonnait.

– Patron, c'est moi, Michel, comment vous sentez-vous ?

– Mieux. Où es-tu présentement ?

– Au bureau.

– Tu as ta voiture ?

– Oui.

– Viens tout de suite à l'hôpital Saint-Luc. Stationne-toi sur la rue Saint-Denis, en face de l'hôpital, stationne-toi en double file, s'il le faut. Je ne veux pas avoir à te chercher.

Michel sursauta :

– Quoi ? Vous allez quitter l’hôpital ?

– Il le faut. Le tueur a dû entendre les nouvelles à la télé, il sait qu’il a manqué son coup. Ici, je suis sans protection, je n’ai même pas mon revolver avec moi.

– J’y vais tout de suite.

Le Manchot raccrocha. Il se leva rapidement, enfila ses souliers, glissa son bras droit dans la manche de son veston et se dirigea vers la porte.

Il y avait passablement de va-et-vient dans le corridor. L’heure des visites se terminait et plusieurs personnes se dirigeaient vers les ascenseurs. Les infirmières semblaient toutes occupées.

Se mettant la main droite sur le front pour cacher sa blessure, il sortit dans le corridor. Il atteignit l’escalier de service sans difficulté. C’est alors qu’il se rendit compte qu’il était au cinquième étage.

« Ouf, ce ne sera pas facile de descendre tout ça. »

Il dut s'arrêter à quelques reprises. De temps à autre, il avait des étourdissements. Il abusait de ses forces, mais il lui fallait partir, au plus tôt.

Lorsqu'il arriva au second étage, il croisa plusieurs personnes qui, au lieu d'attendre les ascenseurs, préféraient emprunter les escaliers.

Le Manchot arriva enfin dans le grand hall d'entrée de l'hôpital. Il y avait là des gardiens et plusieurs infirmières ; il risquait d'être reconnu.

Il décida donc de descendre au sous-sol ; cette fois, il était au service des urgences de l'hôpital. Il aperçut l'indicateur lumineux annonçant une sortie qu'on ne devait employer qu'en cas d'urgence.

Il resta quelques instants dans l'escalier. De temps à autre, il entrouvrait la porte, surveillant ce qui se passait dans le corridor.

Enfin, il n'y avait plus personne entre lui et la fameuse sortie de secours. Rapidement, il atteignit la porte, l'ouvrit et se retrouva dans la cour arrière de l'hôpital.

L'air lui fit un bien énorme. Il s'appuya contre

le mur pour mieux recouvrir ses esprits. Lentement, il sortit de la cour, marcha dans une ruelle qui donnait sur la rue Dorchester. S'orientant rapidement, il se dirigea vers la rue Saint-Denis, traversa la rue à l'intersection et se rendit en face de l'hôpital, de l'autre côté de la chaussée.

La voiture de Michel n'était pas là. Mais il n'allait sûrement pas tarder. Le Manchot s'appuya contre un lampadaire. Il se sentait très faible. Tout tournait autour de lui. Il voulut se retenir au lampadaire, mais lentement, il glissa au sol, ses jambes ne pouvaient plus le porter.

Une femme approchait. Le Manchot lui fit un signe.

– S'il vous plaît, madame, aidez-moi.

La grosse femme jeta un coup d'œil.

– Va cuver ton vin ailleurs, espèce d'ivrogne. Je vais prévenir la police. On te fera coucher au poste.

Elle s'éloigna rapidement. Si elle mettait sa menace à exécution, le Manchot risquait de se

retrouver dans sa chambre d'hôpital. Il ferma les yeux quelques secondes, puis soudain, tout devint noir et il perdit connaissance !

*

La voiture de Lionel s'arrêta.

– Mademoiselle Yamata, dit-il, je vais être obligé de vous mettre un bandeau sur les yeux.

– Quoi ?

– Vous ne devez pas voir les hommes que vous allez rencontrer. Vous n'avez rien à craindre. On veut vous poser des questions, c'est tout.

– Je n'aurais jamais dû vous accompagner. Laissez-moi partir.

Mais Lionel la saisit par le bras et la força à descendre de voiture. Il ouvrit une porte et le couple se retrouva dans un long corridor. Lionel plongea la main dans la poche supérieure de son veston et en sortit un long mouchoir qu'il enroula

de façon à fabriquer un bandeau.

Lorsqu'il voulut l'appliquer sur les yeux de Yamata, la jeune Japonaise, qui avait été professeur en arts martiaux, saisit l'homme par les poignets et Lionel bascula par-dessus l'épaule de la frêle Yamata. Monsieur Lionel s'étendit de tout son long sur le sol.

Elle l'enjamba et voulut prendre sa course vers la sortie.

Mais Lionel s'était redressé rapidement. Il allongea le bras et put saisir Yamata à la cheville. La Japonaise perdit l'équilibre, tomba, voulut se redresser mais déjà Lionel se jetait sur elle.

Elle releva les genoux en tentant de le frapper aux parties génitales, l'endroit le plus vulnérable chez un homme, mais elle n'en eut pas le temps. Avec brutalité, Lionel l'avait frappée très durement à la mâchoire. Elle perdit conscience immédiatement.

Lentement, Lionel se redressa, épousseta son pantalon, souleva légèrement la Japonaise et lui appliqua le bandeau sur les yeux. Comme s'il

s'était agi d'un fétu de paille, il plaça la jeune fille sur son épaule, grimpa rapidement un escalier et frappa à une porte.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Lionel !

Trois hommes se trouvaient dans la pièce. Lionel n'en connaissait qu'un, son patron immédiat, Bartino.

– Tenez, c'est la fille. Il la jeta sur un divan.

– Qu'est-ce que tu lui as fait, idiot ?

– C'est sa faute. Elle a voulu se sauver quand j'ai voulu lui placer un bandeau sur les yeux. Cette petite sait se défendre, je vous en passe un papier. J'ai eu de la chance de pouvoir la maîtriser.

Bartino demanda :

– Tu connais les dernières nouvelles ?

– Non.

– On a tiré sur le Manchot à bout portant.

– Quoi ?

– Il n’est pas mort. Ce tueur à gages a manqué son coup. Non seulement il se trompe de victime. mais il ne sait même pas se servir d’un revolver.

– Toi et tes amis de Détroit, fit l’un des hommes.

Bartino continua :

– J’attends un appel d’un informateur qui fait partie de la police. Il va consulter le rapport concernant cet attentat contre le Manchot et me dire exactement ce qui s’est passé.

Un des amis de Bartino, qui avait pris place sur le divan près de Yamata, la sentit bouger. Elle reprenait connaissance. Lionel s’approcha alors d’elle, l’obligea à s’asseoir.

– Mademoiselle, écoutez-moi bien, c’est moi, Lionel Nous ne vous voulons aucun mal. Vous allez savoir exactement ce qui s’est passé. Un contrat...

Les autres coupèrent la parole à Lionel.

– Tu es fou !

Bartino s’approcha de son collaborateur.

– Tu vas te taire, non ? Tu n’as pas commis suffisamment de bêtises ?

Lionel était le plus calme des quatre.

– Écoutez-moi à votre tour. Mademoiselle en sait plus long que vous tous. Elle peut nous expliquer pour quelles raisons notre type s’est trompé de victime. Alors, nous pouvons la mettre au courant... sans citer de nom, évidemment.

Bartino se tourna vers ses amis. Il leur fit un petit signe et les attira dans un coin.

– Laissez-le agir. Présentement, nous sommes dans de fort mauvais draps et nous devons mettre tous les atouts de notre côté. Inutile de prévenir Lionel, mais lorsque cette affaire sera terminée, nous nous occuperons de cette Japonaise.

VI

Un fou en liberté

Le Manchot ouvrit les yeux. Il était installé sur la banquette avant de la voiture de Michel Beaulac.

– Vous prenez des risques inutiles, « torrieu » ! La police aurait pu vous traîner au poste. Quand je vous ai vu, étendu au pied du poteau, j’ai pensé que le tueur vous avait rejoint.

– Si j’étais demeuré à l’hôpital, j’aurais sûrement eu sa visite.

– Où voulez-vous que je vous conduise, au bureau de l’Agence ?

– Non. Le tueur connaît cette adresse, par contre, personne ne possède celle de mon appartement, à l’exception des employés de l’Agence. De plus, ça me fatigue de me promener

sans prothèse. J'en possède une seconde moins perfectionnée que ma première et je veux l'installer immédiatement.

Pendant que l'automobile se dirigeait vers l'appartement de Robert Dumont, ce dernier faisait part à Michel des conclusions qu'il avait tirées.

– Mais qui peut vous en vouloir à ce point-là ?

– Il y a des malades partout.

Mais Michel était sceptique.

– Il y a quelque chose qui nous échappe dans cette histoire. J'ignore au juste ce que c'est, mais je n'aime pas ça, pas du tout, murmura le jeune Beaulac.

Lorsqu'il fut à son appartement, le Manchot décida de téléphoner immédiatement à sa mère.

– Si elle a entendu les nouvelles à la télévision, elle doit être dans tous ses états.

Mais Corinne ne savait absolument rien de la tentative de meurtre dont avait été victime son fils. Le Manchot la rassura donc.

– Quelqu’un a tiré sur moi, un accident, tout simplement. Je ne suis pas à l’hôpital, je suis déjà à la maison et en parfaite santé. Tu n’as donc pas à t’en faire, maman. D’ailleurs, Michel est à mes côtés.

– Peux-tu me le passer ?

– Michel ?

– Oui, je veux lui parler de Yamata.

– Tiens, fit le Manchot en tendant le récepteur, elle veut plaider la cause de ta Japonaise, cause avec elle pendant que je vais me laver et installer ma prothèse.

Le grand Beaulac prit le récepteur.

– J’ai eu des nouvelles de Yamata. Son amie Janine vient tout juste de téléphoner. Elle est inquiète. Yamata est allé trouver monsieur Lionel...

– Qui ?

– Monsieur Lionel, c’est du moins le nom que Janine m’a donné. Elle voulait lui parler du jeune homme qui a été blessé dans un accident cet après-midi.

Michel ne comprenait absolument rien.

– Mais quel jeune homme ? Et qui est ce Lionel ? J'en connais un, mais ce n'est sûrement pas celui-là.

– C'est un homme qui s'occupe de boîtes de nuit.

Le grand Beaulac devint tout pâle.

– Et ensuite, parlez !

– Yamata est partie avec lui, elle n'a laissé qu'une note à ses amis disant de ne pas l'attendre. Ils ont trouvé ça mystérieux et ont préféré me prévenir.

– Vous avez le numéro de téléphone de l'amie de Yamata ?

– Janine ? Oui, un instant.

Corinne Dumont le donna.

– Merci, excusez-moi, mais c'est urgent.

Michel raccrocha et composa tout de suite le numéro que venait de lui transmettre la mère du Manchot.

– Mademoiselle Janine, je m'excuse de vous

déranger, ici Michel Beaulac. Pouvez-vous me raconter exactement ce qui s'est passé ? Je viens de parler avec madame Dumont.

Janine conta tout ce qu'elle savait. Michel écoutait sans rien dire. Le Manchot était sorti de la salle de bain.

– À qui parles-tu ? Qu'est-ce qui se passe ?

Michel lui fit signe de patienter. Il remercia ensuite Janine des informations qu'elle venait de lui donner et il raccrocha.

– Maudit torrieu ! Dans quel pétrin est-elle allée se fourrer ?

– De qui parles-tu ?

– Yamata !

Et Michel résuma ce qu'il venait d'apprendre.

– Il y a deux ou trois jours, elle a rencontré un jeune homme dans un cabaret. Un garçon qui se nomme Daniel Laurin et qui travaille pour monsieur Lionel. Elle en a, de belles fréquentations ! Toujours est-il que ce jeune garçon désirait vous rencontrer. Yamata lui a remis votre carte. Hier, à trois heures, le jeune

homme lui a téléphoné au bureau. Yamata n'avait pas eu le temps de vous en parler. Le jeune homme raccroche et quelques secondes plus tard, il est victime d'un grave accident, au coin des rues Saint-Zotique et Saint-Hubert. On transporte le garçon à l'hôpital. Yamata va le voir, même si elle n'y tient aucunement. Le garçon a à peine sa connaissance. Il demande qu'on prévienne immédiatement monsieur Lionel. Yamata, qui aime tellement rendre service, se rend au club avec ses amis, elle demande à voir Lionel et depuis, plus de nouvelles. Elle n'a laissé qu'une vague note à sa camarade disant qu'elle partait avec monsieur Lionel. Comprenez-vous quelque chose dans cette histoire, vous ?

Le Manchot haussa les épaules.

– L'important pour le moment, ce ne sont pas tes amours, Michel, mais bien l'homme qui a décidé de me supprimer.

Beaulac, songeur, ajouta :

– Il y a cependant un fait bizarre, patron. Janine dit que les policiers n'ont pas retrouvé votre carte d'affaires dans les poches du jeune

Laurin. Ils ont trouvé une autre carte, mais pas la vôtre. Bizarre, n'est-ce pas ?

– Pas du tout. Il téléphone à Yamata, elle ne s'est pas occupée de lui, il a pu laisser la carte dans la cabine téléphonique ou encore la jeter au sol.

Le grand Beaulac poursuivait son raisonnement.

– Lors de son accident, le jeune Daniel avait une casquette blanche, lui qui ne porte jamais de chapeau.

– Où veux-tu en venir ?

– Je connais monsieur Lionel, il a des amis haut placés dans le milieu de la pègre. Supposons un instant qu'un contrat sur la vie d'une personne dont nous ignorons le nom, ait été donné à un tueur à gages. Il se rend à Montréal et c'est le jeune Laurin qui doit lui remettre les renseignements. Vous connaissez le milieu, carabine, on ne donne jamais trop de détails. Un nom, une adresse, parfois un numéro de téléphone, pas plus. Le jeune Laurin a votre carte,

il téléphone à Yamata et se rend ensuite à son rendez-vous avec le tueur. Il est victime d'un accident. Qui nous dit qu'il n'a pas rencontré le tueur à gages ? Qui nous dit qu'il ne s'est pas trompé de carte, il a pu lui remettre la vôtre...

Malgré le tragique de la situation, le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Toi, tu ferais un excellent romancier.

– Je vais quand même essayer d'élucider ce mystère. J'aimerais obtenir plus de détails sur l'accident survenu à ce jeune Daniel Laurin. Après tout, Yamata se trouve présentement avec monsieur Lionel et je n'aime pas ça du tout.

– Fais vite, ensuite, il nous faudra dresser un piège pour que ce tueur soit mis hors d'état de nuire.

*

En anglais, Bob Smith demanda :

– Vous avez un malade du nom de Robert

Dumont qui est hospitalisé ici ?

– Je regrette, mais je ne peux vous donner aucun renseignement sur ce malade.

– Mais c’est excessivement important. Je viens de New York pour le prévenir. Quelqu’un veut l’assassiner.

– Je vous conseille de vous mettre en communication avec la police municipale, fit la préposée à l’information.

– Mademoiselle, si ce monsieur Dumont est victime d’un attentat, ce sera votre faute. Moi, je ne peux m’adresser aux policiers pour des raisons très personnelles.

Il glissa la main dans sa poche et en sortit un billet de banque.

– Vous savez, mon journal de New York est prêt à payer beaucoup si j’obtiens cette entrevue exclusive.

Les yeux de la jeune fille aperçurent le billet de cinquante dollars.

– Vous êtes journaliste ?

– Je vous l’ai dit, je crois.

– Non..., dans ce cas, c’est différent.

Puis, s’emparant du billet de cinquante dollars, elle le glissa rapidement dans la poche de sa houppelande et donna le numéro de la chambre de Robert Dumont.

– Quand je reviendrai, mademoiselle, promet Smith, j’aurai quelques questions à vous poser et votre photo paraîtra probablement dans tous les grands journaux de l’Amérique. Merci du renseignement.

Smith se dirigea rapidement vers l’escalier et, en vitesse, il grimpa jusqu’au cinquième étage.

Il poussa un soupir de soulagement en se rendant compte qu’il n’y avait aucun policier en faction dans le corridor.

« Mais il y en a peut-être un dans la chambre. »

Une infirmière était au poste et Smith n’osa pas bouger, il craignait d’attirer son attention. Soudain, elle se leva et il la vit disparaître dans une chambre.

En vitesse, il se rendit à la chambre 518. Il frappa discrètement. Personne ne répondit. Il n'y avait sûrement pas de policier à l'intérieur. Smith sortit son revolver. Il avait pris soin de le munir du silencieux. Il se glissa rapidement dans la pièce. Le lit était vide.

– M'aurait-elle trompé ? songea-t-il en pensant à la préposée aux informations.

Il se dirigea vers la salle de bain. Il aperçut les pansements que le Manchot avait enlevés.

« Il devait être ici, mais il a dû comprendre qu'il était en danger. Il est parti. »

À ce moment précis, la porte de la chambre s'ouvrit et une infirmière, tenant un plateau parut. Elle devait donner une injection à Robert Dumont. Apercevant l'homme debout dans la porte de la salle de bain, elle déclara :

– Mais vous devez rester au lit, monsieur Dumont !

Le tueur se retourna. La jeune infirmière poussa un cri en voyant le revolver.

Smith n'hésita pas et fit feu. La jeune fille

s'écroula, laissant tomber son plateau. Sans perdre une seconde, le fou bondit dans le corridor. Une autre infirmière accourait.

– Qu'est-ce qui se passe ? Qui êtes-vous ?

Ce furent ses dernières paroles. Un autre claquement sec et la jeune fille tomba, une balle en pleine poitrine.

Le tueur fonça vers l'escalier. Il descendit en courant jusqu'à l'étage des urgences et, quelques instants plus tard, il se retrouvait dans la rue.

Il héla immédiatement un taxi.

– Où dois-je vous conduire ?

– Je ne sais pas, n'importe où, répondit l'homme en anglais, mais ne restez pas ici. Filez, vite !

Pour la première fois de sa vie, Bob Smith tremblait. Il était devenu excessivement nerveux. Il aurait aimé aller à sa chambre. Il avait besoin de se donner une injection. Il lui fallait sa dose de stupéfiant.

« J'aurais dû y penser... j'aurais dû. J'ai mal à la tête ! J'ai mal ! »

Le conducteur l'entendit se plaindre. Il se retourna et jeta un coup d'œil à l'arrière.

– Ça ne va pas ?

– Arrêtez, je veux descendre, arrêtez, tout de suite.

– Vous faites mieux de retourner à l'hôpital, l'ami !

Smith jura en anglais pendant que le chauffeur stationnait sa voiture le long de la chaussée. Smith descendit et regarda autour de lui. La rue était déserte. Cet homme pouvait l'identifier, cet homme était dangereux.

Sans attendre, ce fou sortit à nouveau son revolver de sa poche et tira à bout portant sur le chauffeur de taxi. L'homme s'écroula sur le siège, le visage en sang.

Smith le poussa en dehors de la voiture et prit place derrière le volant. Où allait-il se rendre ? Que devait-il faire ? Il l'ignorait. Il avait complètement perdu la raison. En moins de quelques heures, il avait commis quatre meurtres !

VII

Panique

Un véritable vent de folie soufflait dans les couloirs de l'hôpital Saint-Luc. On courait, on criait partout. Les infirmières ne savaient plus où donner de la tête, les médecins tentaient de calmer les esprits, les malades croyaient leur dernière heure arrivée.

Un débile, un tueur démoniaque se cachait quelque part dans l'hôpital.

Des policiers arrivèrent en grand nombre. Le tueur s'était introduit dans la chambre où avait reposé, un peu plus tôt, le détective Robert Dumont, le Manchot.

– Mais on ne comprend plus rien, expliqua une infirmière qui semblait avoir la charge du cinquième étage, monsieur Dumont a disparu.

– Et ces crimes ?

– On ignore ce qui s’est passé. Monsieur Dumont a dû perdre la tête. Il a assassiné l’infirmière qui allait lui donner une injection. Il en a tué une autre à bout portant, dans le corridor.

L’inspecteur Bernier, chef de l’escouade des homicides de la police municipale et ennemi de toujours du Manchot s’était rendu personnellement sur les lieux de la tragédie.

– Je ne peux croire que Dumont ait perdu la raison.

Le sergent-détective Racicot prit la parole.

– Quand je l’ai quitté, je peux vous assurer qu’il n’était pas armé.

– Mais il a été blessé à la tête, ajouta Bernier. Une blessure au cerveau peut parfois faire perdre la raison. Un de ses collaborateurs peut lui avoir apporté une arme.

À cet instant, un policier arriva en trombe dans la chambre.

– Inspecteur ?

Bernier, toujours aussi hargneux avec tous ses « inférieurs », se retourna brusquement.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? Vous ne voyez pas que je suis en train de discuter avec le sergent ?

– Oui, inspecteur, mais j'arrive des services d'urgence. On a vu le tueur s'enfuir.

– Le Manchot ?

– Non, un homme, grand, mince, il porte des lunettes fumées, il courait comme un véritable fou.

Bernier se prit la tête à deux mains :

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Et où est passé Robert Dumont ?

Il donna des ordres à ses hommes.

– Recherchez le Manchot partout, vous entendez ? Passez des annonces à la radio, à la télévision ; il faut que Dumont nous rejoigne. Ce tueur est devenu fou et il n'aura la paix que lorsqu'il l'aura descendu.

Les nouvelles se répandirent à un rythme

effréné.

– Inspecteur, on a découvert un autre cadavre, dans la rue, non loin de l’hôpital. Il s’agit d’un chauffeur de taxi.

– Quoi ?

– Un passant a vu le tueur se sauver dans la voiture-taxi. Un homme portant des lunettes noires.

C’est sûrement le même type.

Mais Bernier n’était pas au bout de ses peines. Un autre de ses détectives lui parla du meurtre de l’hôtel Bonaventure.

– Mais quel meurtre ?

– On a découvert, dans une salle de bain, le cadavre d’une fille. Dans la chambre de l’homme, un monsieur Smith, on a trouvé de la cocaïne. Selon les employés de l’hôtel, l’individu est grand, mince ; c’est un Américain et il porte des lunettes noires. Je me demande si ce n’est pas notre tueur ?

Les journalistes, accourus en grand nombre, ne perdaient pas un mot des conversations. Aussi,

on commença à parler, à la radio, puis à la télévision, d'un tueur devenu fou, en liberté, dans les rues de Montréal.

– Un drogué qui n'a probablement pas eu sa ration de cocaïne, dit un des nouvellistes.

– Ce tueur à gages est à la recherche de Robert Dumont, le Manchot. C'est lui, l'homme à abattre, déclara un autre.

Les policiers étaient complètement débordés.

– Simard, cria Bernier, c'est vous qui vous êtes occupé du meurtre de l'hôtel Bonaventure ?

– Non, c'est Sirois qui a pris charge de l'enquête. J'ai eu connaissance de l'affaire, c'est tout. Bernier criait comme un démon :

– Mais qu'est-ce qu'on attend pour relever les empreintes de ce malade dangereux ? Il doit pourtant y en avoir dans la chambre. Si c'est un Américain, qu'on demande l'aide du FBI, qu'on l'identifie. Bougez, bandes d'idiots. Vous êtes tous là, la bouche ouverte, à bayer aux corneilles. Il faudrait que je fasse tout ! Seigneur, pourquoi avoir mis tous les imbéciles dans la même

escouade ?

*

Michel décrocha le récepteur de l'appareil.

– C'est votre mère, elle veut vous parler, elle semble très nerveuse.

Le Manchot prit le récepteur.

– Oui, maman, qu'est-ce qu'il y a ?

– Robert, tu as écouté la radio ? Cet homme est devenu fou. Il te cherche partout, il a tué au moins une dizaine de personnes.

– Quoi ?

– La police aussi te recherche. Elle veut que tu te rapportes immédiatement au poste central. Ce sont les ordres de l'inspecteur Bernier, on a lancé plusieurs messages sur les ondes.

Robert Dumont réfléchissait rapidement. Les nouvelles que lui apprenait sa mère semblaient raviver complètement son esprit.

– Maman, je t’en prie, ne fais absolument rien, ne bouge pas, je vais te rejoindre.

– Quoi ?

– C’est le seul endroit où je serai en sécurité. On ignore où tu habites, personne ne sait que tu es en appartement avec Yamata. Attends-moi.

Le Manchot raccrocha.

– Qu’est-ce qui se passe ?

– Je n’en sais pas plus long que toi, mais il faut partir d’ici. Non seulement ce tueur veut ma peau mais la police me recherche également.

À cet instant précis, le téléphone sonna à nouveau. Michel voulut s’emparer du récepteur, mais le Manchot l’arrêta à temps.

– Ne réponds pas, c’est probablement la police qui veut savoir si je suis ici.

– Partons vite, ma voiture est en bas.

– Non, pas ta voiture. Les policiers la connaissent. Nous allons prendre un taxi. Surtout, pas un mot de ce qui se passe, je ne veux pas que le chauffeur nous reconnaisse.

Le détective et son collaborateur sortirent rapidement de l'appartement. Ils n'eurent aucune difficulté à trouver un taxi et le Manchot donna l'adresse de la maison où logeait sa mère.

Durant tout le trajet, le Manchot et Michel n'échangèrent que quelques rares paroles. Le chauffeur n'écoutait pas la radio. Il avait un poste relié à sa centrale et il entendait tous les appels parvenant aux autres voitures.

Enfin, il s'arrêta devant l'immeuble où habitait Corinne. Le Manchot n'eut même pas besoin de sonner à l'appartement de sa mère. Celle-ci se jeta dans ses bras en ouvrant la porte.

– Mon Dieu, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Ton front ! Tu es blessé ?

– Ce n'est rien, maman, une égratignure. La radio et le poste de télévision fonctionnaient tous les deux à plein rendement.

– Ton tueur a tué deux gardes-malades à l'hôpital Saint-Luc. Il a ensuite assassiné un chauffeur de taxi. Il a également tué une fille à l'hôtel Bonaventure.

Michel était déjà penché sur l'appareil radiophonique espérant recueillir quelques informations précieuses.

– Et les autres meurtres ?

– Quels autres ?

– Vous avez parlé d'une véritable boucherie au téléphone, de dix morts...

Corinne bégaya :

– Ce fou a sûrement tué d'autres personnes. Évidemment, on ne va pas toutes les nommer. On ne veut pas énerver la population.

Michel leur fit signe de se taire. On parlait justement de l'affaire à une station radiophonique. Un annonceur posait quelques questions à un médecin.

– Ce tueur est un type qui se drogue. Il prend de la cocaïne et probablement de l'héroïne. J'ai appris qu'il avait également ingurgité plusieurs verres d'alcool au cours de la soirée. Il a pu sombrer dans la folie, surtout s'il a eu un énorme désappointement, s'il s'est senti frustré. Un tueur à gages n'est jamais un homme parfaitement

équilibré, disait le spécialiste.

– Il a dû éprouver ce choc en apprenant que j'étais toujours vivant, murmura le Manchot.

– Que comptes-tu faire, Robert ?

– Je ne sais pas, maman, mais il va me falloir agir et au plus tôt sinon, cet homme peut assassiner plusieurs autres innocents.

Soudain, Michel cria presque :

– Et Yamata, vous avez eu des nouvelles ?

– Non.

– Il faut absolument que je rejoigne monsieur Lionel. J'ai des amis dans le milieu. J'ai l'impression que toute cette affaire se touche, patron. Il y a trop d'événements qui surviennent en même temps pour ne pas qu'il y ait un lien entre eux.

Michel possédait des numéros de téléphone que lui avait remis monsieur Lionel. Il les composa tous. On répondit à deux de ses appels, mais on lui assura, à chaque fois, qu'on ignorait où se trouvait le grand patron.

*

Sans donner de noms, monsieur Lionel avait expliqué à Yamata que le jeune Daniel Laurin avait remis à un tueur à gages la carte d'affaires du Manchot.

– Il est possible que le tueur se la soit procurée après l'accident. Quelqu'un a vu un supposé médecin fouiller dans les poches de la victime.

– Et Daniel avait la carte sous la main.

– Le tueur a donc pensé que l'homme à abattre était Robert Dumont et, tout de suite, il a décidé de passer à l'action.

Yamata s'écria :

– Mais il faut que vous rejoigniez cet homme ! Il faut lui dire qu'il s'est trompé. Qui doit-il abattre et pourquoi faites-vous descendre un homme ?

Bartino s'avança :

– Je te conseille de ne pas poser trop de

questions, ma petite, si tu tiens à ta peau. Ceux qui en savent trop long, nous, on doit les supprimer.

L'un des trois hommes qui accompagnaient Bartino s'intéressait à ce qu'on disait à la radio.

– Hé, vous avez entendu ça ? Un véritable carnage à l'hôpital Saint-Luc. Un homme s'est introduit dans la chambre de Robert Dumont. Il a tué deux infirmières.

Yamata poussa un cri.

– Monsieur Dumont !

– Non, il n'a pas été touché, il avait fui l'hôpital avant l'arrivée du tueur. Il s'agit sûrement de notre homme.

Maintenant, Bartino et ses deux collègues étaient occupés à écouter les nouvelles, on ne s'intéressait plus à Yamata.

– Je vous conseille de demeurer bien sage et surtout n'essayez pas d'enlever votre bandeau, ces hommes ne vous le pardonneraient pas.

Bartino s'écria :

– Mais c’est un véritable massacre !

– Comment ça ? demanda Lionel.

– On a découvert le corps d’un chauffeur de taxi, tué d’une balle en plein visage. Une fille a également été étranglée dans une chambre de l’hôtel Bonaventure. La police lance un appel au Manchot, Robert Dumont, on veut qu’il se rapporte au poste de police le plus rapproché.

Un des amis de Bartino déclara alors :

– Et si on laissait savoir à la radio que l’homme à abattre est Jack Fulton ? Si on expliquait qu’il y a eu méprise ?

Bartino poussa un juron.

– Tu parles trop. Retiens ta grande gueule, veux-tu ?

Mais Lionel décida d’intervenir.

– Ce qu’il dit a quand même un certain sens. Ce tueur fou, nous ne le connaissons pas. Il n’a qu’une idée en tête, abattre Robert Dumont, le Manchot. Alors, pour le retrouver, il nous faut le faire rencontrer Dumont.

– Tu es fou, Lionel ?

– Mais non. Nous pourrons protéger le Manchot. Nous n'avons rien à reprocher à ce détective privé, bien au contraire. Il pourra nous aider à mettre un terme à cette tuerie.

Puis, se tournant vers Yamata, il demanda :

– Où votre patron peut-il se cacher ? Sûrement pas chez lui ni à son bureau. La police l'aurait sûrement découvert.

– Mais je ne sais pas moi. Il peut avoir retenu une chambre d'hôtel, tout simplement. Vous oubliez qu'il est blessé. Il ne peut sûrement pas courir les rues.

Lionel demanda :

– Tu as le numéro de téléphone de la belle blonde, Candy Varin ?

– Elle n'est pas chez elle. D'ailleurs, Candy devait s'absenter de la ville ce soir et elle ne doit pas être de retour.

Soudain, la jeune Japonaise eut une idée.

– Madame Dumont ! s'écria-t-elle.

– Quoi ? Le Manchot est marié ? demanda Bartino.

– Non, je parle de la mère de Robert Dumont. Pour la rassurer, il a sûrement dû communiquer avec elle. Je vous en prie, laissez-moi lui téléphoner. J’habite avec elle, elle doit mourir d’inquiétude.

Bartino, Luigi et Durand se concertèrent.

– Vous croyez qu’on puisse faire confiance au Manchot ?

– Ça, je puis vous l’assurer, dit Bartino. Ce n’est pas la première fois que je croise le fer avec lui et, toujours, il s’est montré très correct. Jamais il ne m’a trahi. Mais il ne faut pas lui jouer dans le dos.

Bartino ordonna à Lionel de composer le numéro que Yamata allait lui donner.

– Ensuite, tu lui passeras le récepteur. Et toi, ma petite, attention à ce que tu vas dire.

Lionel fit le numéro. La sonnerie retentit à deux reprises puis une voix de femme répondit.

– Allô !

– Madame Dumont ? demanda Lionel.

– C’est moi.

– Un instant, madame.

Et il tendit le récepteur à Yamata.

– Parlez-lui.

Yamata cria presque :

– Maman Corinne, c’est moi, Yamata. Vous avez des nouvelles de votre fils ? Vous savez où il se trouve ?

– Allons, calme-toi Yamata, Robert n’est pas en danger. Il est ici près de moi.

– Quoi ?

Lionel demanda vivement :

– Qu’est-ce qu’elle vous a dit ?

– Monsieur Dumont, le Manchot, est là.

– Et Michel est avec lui, poursuivit la mère du détective. Mais toi, qu’est-ce que tu fais ? Où es-tu ?

Lionel lui arracha le récepteur des mains.

– Je veux parler à Robert Dumont, madame.

Dites-lui que c'est monsieur Lionel qui est à l'appareil. Il ne refusera pas de m'écouter !

*

Le taxi au volant duquel se trouvait Bob Smith roulait lentement. L'homme avait de la difficulté à voir clairement, il avait si mal à la tête.

« Il faut que je remplisse le contrat, je dois le trouver... si seulement j'avais apporté ma seringue avec moi. Je n'en peux plus. »

Il écoutait la radio. Soudain, il entendit les nouvelles concernant le massacre de l'hôpital Saint-Luc. Il éclata de rire.

« Ils ne me trouveront jamais. »

Mais quelques instants plus tard, on mentionna la découverte du corps du chauffeur de taxi. La police recherchait la voiture partout.

« Il faut que je l'abandonne, autrement ces idiots sont capables de me tirer dessus. »

Il ne savait pas du tout dans quel coin de la

ville il se trouvait. Il avait essayé de se diriger vers l'ouest, pour se rapprocher de son hôtel.

Les policiers recherchaient un homme portant des lunettes noires. Il retira immédiatement ses lunettes, stationna le taxi le long du trottoir et descendit de voiture.

Il regarda autour de lui. Il était certes sur une grande rue, il y avait beaucoup de magasins, de vitrines illuminées, d'annonces de restaurants et de boîtes de nuit.

« Danseuses nues », lut-il avec difficulté.

Il comprit que cela voulait dire « Nude dancers ». Ce ne devait sûrement pas être un cabaret des plus chics. Il entra et, tout de suite, le portier le saisit par le bras.

– Tu sembles avoir assez bu l'ami !

– I beg your pardon ?

– Oh, monsieur ne parle pas français. You're drunk, my friend, alors ouste ! Dehors ! Outside, ...capish ?

– You speak english ? demanda Smith.

– Yes, I don't speak well but I understand. (Je ne parle pas bien l'anglais, mais je le comprends.)

Smith expliqua alors :

– Je ne suis pas ivre.

Il glissa la main dans sa poche et en sortit deux billets de cinquante dollars qu'il mit dans la main du portier.

– C'est pour toi, lui dit-il en anglais. Il faut que tu m'aides. J'ai besoin de marchandise, tout de suite.

Le portier jeta un coup d'œil sur les billets, hésita, puis demanda :

– Je garde ces billets pour moi ?

L'autre n'avait rien compris puisqu'il avait parlé en français.

– That money is not for the « stuff »... it is for me. Il faudra que tu payes encore plus que ça pour obtenir ce que tu désires.

– Yes, yes, for you.

Le portier fit asseoir Smith à une petite table, tout au fond du cabaret. Sur la scène, des filles se

déhanchaient tentant d'attirer l'attention de cette foule d'hommes, amateurs de stupéfiants. Mais même si elles étaient à poil, les danseuses ne semblaient intéresser personne.

Tout à coup, un homme s'approcha de Smith et s'assit à sa table. Il parlait bien l'anglais.

– Tu as besoin d'aide, l'ami ?

– Oui. J'ai de l'argent, je suis prêt à payer. J'ai même tout ce qu'il me faut à mon hôtel, une seringue, de la coca, tout...

– Mais alors, tu n'as qu'à y aller.

– Non.

– Pourquoi ?

– Il y a une morte dans le bain !

L'autre éclata de rire.

– Moi, ça m'est déjà arrivé de voir un serpent dans mon bol de toilette, mais jamais une morte dans mon bain.

Puis, baissant la voix, il demanda :

– Tu pourrais payer deux cents dollars ?

– C’est cher.

– C’est à prendre ou à laisser. Je t’apporte ce qu’il te faut pour que tu te donnes une injection, ni vu, ni connu.

– Je ne sais pas si j’ai suffisamment d’argent sur moi. Je viens de donner cent dollars au portier. Je croyais que c’était pour la marchandise.

– Dis donc, Tony ne se gêne pas ! Alors, qu’est-ce que tu décides ?

– Où sont les toilettes ?

– Viens, je vais t’y mener. Mais rendu à la porte de la salle de bain, Smith repoussa son compagnon.

– J’entre seul.

– Tu as peur que je te vole ? Il n’y a pas à dire, la confiance règne.

– Je n’ai peur de personne. Donne ta main.

– Pourquoi ?

– Tiens, touche ici, sous mon veston et tu vas comprendre. Sois assuré que je n’hésite jamais à

m'en servir, surtout quand je manque de marchandise.

Smith entra seul dans la salle de toilette. Lorsqu'il en sortit, il tendit deux billets de cent dollars à l'inconnu.

– Mais tu es fou, ils sont déchirés en deux.

– Je sais. Tu auras les deux autres parties lorsque tu m'apporteras la marchandise. Tu n'auras qu'à les coller.

Et il retourna à sa table où il appuya sa tête contre le mur du fond. Il s'endormit.

Lorsqu'on le poussa, il porta rapidement la main à la poche intérieure de son veston.

– Du calme, c'est moi. J'ai le stock.

Smith tendit une main tremblante.

– Les deux billets, tout d'abord, fit l'autre. Lorsqu'il eut empoché les billets déchirés en deux, l'homme aida Smith à se lever.

– Je t'accompagne au petit bureau, à l'arrière, dans l'état où tu es présentement, tu ne pourrais jamais t'injecter ta dose.

Les deux hommes se retirèrent dans une petite pièce derrière le bar. Ils en sortirent au bout de cinq minutes. Smith semblait toujours dans le même triste état.

– Je veux prendre l’air.

– Bonne idée, fit l’inconnu, tu fais mieux de ne pas rester ici, on n’aime pas les types dans ton genre.

Une fois dans la rue, Smith poussa un soupir de soulagement. Il aurait pu être dévalisé, il avait sur lui une bonne partie des vingt-cinq mille dollars qu’il avait touchés.

La drogue qu’il venait de recevoir commençait déjà à produire son effet. Il se sentait renaître. Par contre, il se souvenait de tout ce qui s’était passé :

« J’étais fou, totalement, j’ai tué inutilement. Jamais on ne me pardonnera, on a déjà dû lever un contrat sur moi. Une seule chose peut me sauver, tuer ce Manchot et le plus tôt possible. »

Il se souvenait de ce qu’il avait entendu à la radio. Il était recherché dans toute la ville. Mais

sa description pouvait répondre à celle de bien des hommes, une seule chose aurait pu le trahir, ses lunettes noires, et il ne les portait plus.

« Je ne dois pas retourner à mon hôtel. Il se peut qu'on ait découvert le cadavre de la Micheline. »

Il se trouvait dans l'ouest de la métropole. Les hôtels étaient nombreux, les petits bars, à l'intérieur de ces établissements, ne manquaient pas. On pouvait y regarder en paix les émissions de télévision. Il pouvait s'installer à un de ces bars, sans crainte.

« Il faut que je sache à quoi m'en tenir. Je dois retrouver ce Dumont sinon, où que j'aille, dans n'importe quel pays du monde, on me retrouvera, on me descendra. »

À l'hôtel où il entra, on ne parlait que de ce « malade » qui parcourait les rues de la ville et qui ne cherchait qu'à tuer. On racontait que les rues étaient presque désertes. On n'osait plus sortir de chez soi. Les policiers avaient retrouvé la voiture du chauffeur de taxi assassiné, dans l'ouest de la ville. On allait passer ce quartier au

peigne fin.

« Je ne dois pas m'attarder ici. Il faut pourtant que je sache. Si seulement je pouvais retourner à ma chambre. »

Enfin, au dernier bulletin de nouvelles de la soirée, on résuma l'affaire du tueur en liberté. On lui attribuait le meurtre de l'hôtel Bonaventure, les deux de l'hôpital et celui du chauffeur de taxi. Quant à Robert Dumont, il n'avait pas donné signe de vie. Les policiers ignoraient où il se trouvait actuellement. L'inspecteur Bernier de l'escouade des homicides parlait même de faire arrêter les jeunes secrétaires travaillant au service téléphonique du Manchot, ces employées pouvaient sûrement communiquer avec le détective privé.

Brusquement, Bob Smith fouilla dans sa poche et retrouva la petite carte de l'Agence.

« Oui, c'est la seule façon de le retrouver, les policiers ont raison. Mais il ne faut pas que je m'attarde dans ce quartier, la police a peut-être une bonne description de moi. »

Où aller quand on ne connaît pas une ville, quand on y est en visite pour la première fois ? Il arrêta un taxi et, s'assoyant sur la banquette arrière, il lança :

« L'aéroport, faites vite, j'ai un avion à prendre. »

Le chauffeur demanda :

– Quel aéroport, Mirabel ou Dorval ?

Smith était arrivé à Mirabel et il se souvenait que c'était passablement éloigné de la métropole. Dorval devait se trouver à une distance plus raisonnable et c'est là qu'il se fit conduire.

Dans un aérogare, les curieux sont nombreux, les passagers qui arrivent, ceux qui partent, les amis venus accueillir les visiteurs, tout ça cause un va-et-vient et il est facile de passer inaperçu.

« Maintenant, il faut absolument que je rejoigne Robert Dumont, le Manchot. »

Il s'installa dans une cabine téléphonique et forma le numéro de l'Agence sur le cadran de l'appareil. Il dut recommencer à plusieurs reprises car la communication était impossible à

établir. Enfin, il entendit la sonnerie et une voix de femme lança sur un ton monocorde :

« Agence de détectives privés, le Manchot. »

– Écoute, la belle, fit Smith en anglais. Je n'ai pas une seconde à perdre. N'essaie pas de me faire croire que tu ignores où se trouve Robert Dumont. Tu peux le rejoindre et...

– Monsieur, il est inutile d'insister...

– Un instant. Je sais où se trouvent vos bureaux. Si tu refuses de m'aider, je m'y rends et je fais un carnage. J'ai déjà tué quatre personnes, deux ou trois de plus ne me dérangent pas. Tu téléphones à Dumont. Tu lui demandes où je peux le rejoindre et je te rappelle dans cinq minutes, un point, c'est tout. Tu peux dire à ton Manchot que mon nom est Bob Smith.

Le tueur raccrocha.

« Si Robert Dumont est l'homme que je crois, il ne refusera pas de me rencontrer, seul à seul. Et alors, je lui prouverai pour quelles raisons je suis considéré comme le meilleur des tueurs à gages. »

VIII

Rendez-vous avec la mort

– Dumont, écoutez-moi, fit la voix de Lionel. J'ai beaucoup de choses à discuter avec vous. Je peux vous expliquer en partie ce qui se passe.

– Je refuse de converser au téléphone, monsieur Lionel. Vous êtes avec Yamata ?

– Oui.

– Venez me retrouver ici, avec elle. Surtout, ne vous faites pas suivre par des amis. Alors, nous pourrions discuter.

– Un instant.

Lionel transmet à Bartino la proposition du Manchot.

– Vas-y seul, fit l'Italien. La petite peut te donner l'adresse.

Lionel reprit le récepteur :

– Nous sommes obligés de prendre certaines précautions, Manchot. Yamata restera avec mes amis et...

– Je refuse, elle vient avec vous sinon, nous ne nous rencontrons pas.

Il y eut encore un long silence.

– Bon, c'est entendu, fit Lionel, nous serons là dans quelques minutes.

Lionel et Yamata ne tardèrent pas. En entrant dans l'appartement, la jeune Japonaise se jeta dans les bras de Michel.

– J'ai eu si peur pour toi. Plus jamais je ne te laisserai partir, plus jamais, tu entends ?

Yamata le regarda dans les yeux :

– Non ? C'est vrai, Michel ? Tu veux dire que...

– Nous allons nous marier le plus tôt possible.

Elle aurait voulu crier sa joie aux autres, mais Michel l'en empêcha. Lionel et le Manchot étaient en grande conversation et Beaulac voulait

tout entendre.

– Vous connaissez la pègre, disait Lionel. Quand un homme risque de flanquer par terre toute l’organisation, il doit disparaître. Si cet homme est un type important, on confiera le contrat à un étranger.

Il parla de Daniel Laurin, de la mission qu’il devait remplir.

– Et c’est là que débute cette suite de circonstances qui a causé tout le drame. Daniel Laurin avait fait la connaissance de mademoiselle Yamata qui lui avait remis votre carte d’affaires.

Lionel raconta tout, sans donner un seul nom, sans parler ni de Fulton, ni de Bob Smith.

Lorsqu’il eut terminé, le Manchot s’écria :

– Mais votre organisation est ridicule. Vous engagez un tueur à gages, vous ignorez qui il est, vous ne savez même pas quand il accomplira son travail et vous payez !

– Nous procédons toujours de cette façon, Manchot. Si vous me faites arrêter concernant cette affaire, jamais je ne pourrai vous donner le

nom du tueur, je ne le connais pas.

Il ajouta :

– On parle souvent de la loi du silence dans notre milieu. Si cette loi est si bien observée, c'est qu'on ne possède que très peu d'informations.

Le Manchot résuma :

– Ce tueur, qui dit s'appeler Bob Smith, a perdu la raison. Selon les policiers, c'est un drogué qui manque de marchandise.

– Il s'en veut surtout, de vous avoir manqué. Il croit que vous êtes l'homme à abattre et Smith n'aura de paix que lorsqu'il vous aura éliminé.

– C'est gai, murmura Corinne.

– Alors, monsieur Lionel, vous avez une proposition ?

– Il nous reste un... ou plutôt deux espoirs.

– Lesquels ?

– Que Smith commette une erreur et qu'il se fasse descendre par les policiers. Il est possible qu'il communique également avec Détroit. Dans

ce cas, on l'obligera à contacter quelques-uns de nos hommes et on lui parlera de la méprise. Mais, je n'y compte pas trop. Jamais Smith ne voudra parler à ses patrons avant d'avoir accompli la mission.

C'est alors que Lionel proposa :

– Si vous fixiez un rendez-vous à Smith ?

– Moi ? Mais de quelle façon ?...

– Cet homme écoute sûrement toutes les nouvelles, à la radio, à la télé. Vous pouvez lui transmettre un message.

Michel s'écria :

– Allons donc, monsieur Lionel, vous savez fort bien que la police interviendra immédiatement. De plus, le patron n'est pas assez fou pour se jeter tête première dans la gueule du loup.

– Nous serions là pour le protéger, dit Lionel. Mais le Manchot était de l'avis de Michel.

– Les policiers n'accepteront jamais de participer à une telle entreprise. Si on tend un piège à ce fou, il est possible qu'il accepte de me

rencontrer, mais les policiers seront au rendez-vous, Smith le saura et ce sera à nouveau une véritable tuerie.

Yamata proposa :

– Et si vous, de la pègre par l’entremise de la radio, vous demandiez à Smith de communiquer avec vous ?

– Jamais il ne le fera, il croira à un piège.

On avait beau étudier la situation sous tous ses angles, on ne trouvait aucune solution. Soudain, le téléphone sonna et, tel qu’entendu, ce fut Corinne qui répondit.

– Allô !

– Ici le service téléphonique, madame Dumont. Nous avons un message d’une extrême urgence pour monsieur Robert Dumont, de la part d’un homme qui se dit « le tueur », Bob Smith.

Sitôt qu’il apprit la nouvelle, le Manchot s’empara du récepteur. Il écouta le message transmis par le tueur.

– Il doit vous rappeler dans cinq minutes ? demanda le Manchot.

– Oui.

– Il attendra s’il le faut. Votre nom, mademoiselle ?

– Lisette Beauchamps.

– Je vous rappelle dans quelques instants et je vous dirai où Smith pourra me rejoindre.

– Entendu.

Le Manchot raccrocha.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda Michel.

– Un plaisantin, sans doute, un type qui se fait passer pour Smith. C’est peut-être un mauvais tour de mon ami Bernier. Aussi, je vais lui téléphoner de l’extérieur. Si c’est bien Smith qui cherche à me joindre, j’aviserai.

Le détective vérifia son quarante-cinq et le remit dans sa poche.

– Je reviens presque tout de suite.

Il sortit rapidement. Corinne Dumont était très pâle.

– Michel, fais quelque chose, je t’en prie.

– Mais quoi ?

– Si c'est vrai, si c'est ce tueur qui cherche à rencontrer Robert, il va lui parler, il va prendre rendez-vous, j'en suis persuadée. Il ira seul, il se sacrifiera s'il le faut. Tu ne dois pas le laisser faire.

Michel demanda :

– Où y a-t-il une cabine téléphonique ? À cette heure-ci, les petits restaurants du quartier sont fermés...

– À deux coins de rue, il y a une cabine et Robert le sait.

Lionel décida :

– Je vous accompagne, Beaulac !

– Oh non, je ne veux pas que la pègre se mêle de ça, je vous en prie, vous restez ici, je me charge seul de cette affaire.

– Non ! cria la Japonaise.

Yamata était bien décidée :

– Tu as dit tout à l'heure que nous ne nous quitterions plus, tu dois tenir parole, je vais avec

toi.

– « Torrieu » !

Inquiète, Corinne demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je n'ai même pas de voiture. Si je prends un taxi, le patron s'en rendra compte. Lionel lui tendit un trousseau de clefs.

– Ma voiture est devant la porte et Dumont ne la connaît pas. Je reste auprès de madame. Prévenez-nous, dès qu'il y aura du nouveau.

Michel et Yamata sortirent en vitesse de la maison. Ils grimpèrent dans la voiture de monsieur Lionel et, deux coins de rue plus loin, le grand Beaulac aperçut la cabine téléphonique. La porte vitrée était fermée, une lumière brillait à l'intérieur et il reconnut l'ombre du Manchot.

Michel alla se stationner plus loin, de façon à ne pas attirer l'attention de son patron.

– Si c'est véritablement Smith qui cherche à le contacter, monsieur Dumont ira à sa rencontre. Toutefois, si ce sont les policiers qui lui tendent un piège, il le devinera et reviendra à la maison.

Le Manchot avait rappelé la téléphoniste, Lisette Beauchamps, et lui avait donné le numéro de l'appareil se trouvant dans la cabine téléphonique.

– J'attends que ce monsieur Smith m'appelle.

Le détective n'allait pas quitter la cabine pour tout l'or du monde. Les minutes s'égrenaient très lentement. Smith avait peut-être changé d'idée.

Lorsque la sonnerie se fit entendre, le détective sursauta. Jamais il ne se serait cru aussi nerveux.

*

– Les voyageurs en partance pour Los Angeles sont priés de se présenter...

Au nom de Los Angeles, Smith s'était levé de son banc.

« S'il restait un billet, un seul, je pourrais partir, quitter cette maudite ville. » Une fois à Los Angeles, il lui serait facile de fuir à

destination d'Hawaï ou vers une autre île du Sud. Il lui faudrait mettre le plus de distance possible entre ses amis de Détroit et lui. Cependant, il n'était pas sans ignorer que la mafia avait des ramifications dans toutes les parties du monde.

« C'est une chance à prendre. »

Rapidement, il se dirigea vers un comptoir.

– Mademoiselle, je dois me rendre à Los Angeles, je viens de recevoir un télégramme. Un avion doit partir dans quelques minutes, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, mais malheureusement, toutes les places sont prises.

– Une seule, il s'agit d'un cas de mortalité.

– Je regrette, c'est impossible. Cependant, demain matin, vous pourrez prendre le départ de...

Mais déjà, en jurant, Smith s'était éloigné du comptoir. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Dix minutes s'étaient écoulées depuis son appel au bureau de l'Agence de Robert Dumont.

« Il ne reste qu'une solution. Je dois rencontrer

ce Manchot. Si je le descends, j'aurai rempli ma mission. À Détroit, on oubliera tout le reste. »

Il retourna à la cabine téléphonique et composa le numéro de l'Agence.

– Ici Bob Smith, mademoiselle, j'ai laissé un message pour monsieur Robert Dumont.

– Une seconde, monsieur. On le mit en communication avec la jeune Beauchamps qui, immédiatement, lui donna un numéro.

– Monsieur Dumont attend votre appel. Smith raccrocha. Il avait très chaud. C'était la première fois de sa carrière qu'il se trouvait dans une situation aussi délicate.

Il fit le numéro que la fille venait de lui transmettre.

– Allô ! fit immédiatement une voix.

– Monsieur Robert Dumont, s'il vous plaît. La conversation, évidemment, se déroulait en anglais.

– Je suis Bob Smith, je crois que vous avez beaucoup entendu parler de moi depuis le début de la journée, n'est-ce pas ?

– En effet.

Le Manchot semblait très calme.

– Qui me dit que vous êtes réellement Bob Smith ? demanda-t-il.

– Et qui me dit que vous êtes Robert Dumont ?

– Vous avez raison. Lorsque vous vous êtes présenté à mon bureau pour me descendre, j'étais au téléphone. La lumière de la salle d'entrée était éteinte. Vous vous êtes tenu debout dans la porte. J'ai vu vos lunettes noires et votre revolver muni d'un silencieux. Est-ce suffisant ?

– Oui.

– Maintenant, j'attends des détails. Je veux savoir si vous êtes véritablement Bob Smith. J'ai des amis dans le milieu, vous allez répondre à certaines questions. Vous êtes Américain, mais de quelle ville venez-vous ?

– Détroit !

– Quelqu'un devait vous transmettre un message, à quel endroit ?

– En face d'un restaurant « Le Roi du

Smoked-Meat ».

– Que s’est-il passé à cet endroit ?

– Le jeune homme a été happé par une voiture. J’ai été le premier à me pencher sur lui. J’ai trouvé l’enveloppe contenant l’argent, puis je l’ai fouillé pour chercher votre carte.

– Combien contenait l’enveloppe ?

– Vingt-cinq mille dollars.

Aucune erreur possible, il s’agissait bien du tueur fou, de Bob Smith, l’homme qui avait déjà assassiné quatre personnes innocentes.

– Smith, vous allez m’écouter. Lorsque vous avez fouillé dans les poches du jeune homme à la casquette blanche, vous vous êtes emparé de la mauvaise carte. Je ne suis pas l’homme à abattre !

Smith éclata de rire.

– Vous vous moquez de moi ? Vous croyez pouvoir m’apprendre mon métier ? Vous êtes un idiot, je vous croyais plus « homme » que ça. Vous avez peur, Robert Dumont.

– Pas du tout.

– Alors, nous n’avons qu’à fixer un rendez-vous, nous rencontrer, seuls, tous les deux.

– Qui me dit que je peux vous faire confiance ?

– C’est plutôt à moi à vous poser cette question. Je ne connais personne à Montréal. Vous pourriez prévenir la police, faire surveiller l’endroit, le lieu de la rencontre.

– Je n’ai jamais reculé devant le danger. Je suis présentement seul, je me suis retiré dans une cabine téléphonique. Seule, l’employée du service téléphonique sait que je suis en train de vous parler. Je suis prêt à courir le risque.

Smith hésita :

– Ne me prenez pas pour un idiot, Manchot. Si vous prévenez la police, si vous vous faites accompagner d’amis, je le saurai et alors, ce sera tant pis pour eux. Oh, vous aurez raison de moi, je le sais, mais je ne serai pas le seul à être tué. Par contre, si vous acceptez ma proposition, nous nous rencontrons, seuls, tous les deux...

Smith ricana :

– Comme dans les anciens westerns... un duel, sans témoin. Si vous me tuez, ce sera la gloire pour vous. Si je vous abats, j’aurai accompli ma mission et je quitterai la métropole ; jamais on ne me retrouvera. Je suis prêt à courir le risque.

Le Manchot savait qu’il avait affaire à très forte partie. D’un autre côté, il ne pouvait permettre à cet homme de continuer son carnage.

– Quand nous rencontrons-nous ?

Smith mit du temps à répondre à cette question.

– Je ne connais pas la métropole. Je désire que cette rencontre ait lieu sur un terrain vacant. Je vous laisse le choix, mais j’irai tout d’abord visiter l’endroit.

– Fort bien.

Après une minute de réflexion, le Manchot déclara :

– Le port de Montréal, dans l’est de la métropole. Les quais sont déserts à cette heure de la nuit. Si vous me tuez, vous n’aurez qu’à jeter mon corps dans les eaux du fleuve.

– Je ne connais pas le port.

Le détective donna le numéro d'un quai.

– Disons à une heure du matin. Ça vous donne tout le temps d'aller examiner les lieux, dit le Manchot.

– Entendu, une heure du matin. Ça vous permet de vous préparer à mourir.

Smith éclata d'un rire dément avant de couper la communication.

Si seulement le Manchot avait pu passer chez lui ou à son bureau, il avait des tas de gadgets qui auraient pu l'aider lors de ce duel à l'ancienne. Il pouvait, par exemple, placer un revolver miniature dans un soulier spécial. Il n'avait qu'à appuyer sur un bouton, en levant la jambe et l'arme crachait son feu avec précision. Il possédait également une veste anti-balles. Malheureusement, il ne pouvait se rendre ni à son bureau, ni à son logis, car la police devait surveiller les lieux.

« Chez maman, il n'y a rien. Yamata n'est qu'une secrétaire, elle n'est pas armée comme

mes autres collaborateurs. Je ne peux pas aller chercher une arme chez Michel, la police me cueillera immédiatement. »

Non, il devait faire face à la situation, se rendre au rendez-vous avec, comme seule arme, son vieux 45.

« Si seulement j'avais eu ma bonne prothèse, j'aurais pu y cacher une arme miniature et faire feu avant même de lever la main droite. »

Il avait bien jugé son homme. Smith l'attendrait sur le quai, les deux hommes se feraient face... puis, à quelques pas l'un de l'autre, on ferait feu. Le plus rapide des deux triompherait.

Smith avait fait allusion aux anciens films et c'est exactement de cette façon qu'allait se dérouler la scène, digne des meilleurs westerns de Leone !

IX

Duel

Robert Dumont héla un taxi.

– C’est Smith qui était au bout du fil, murmura Michel, il va le rencontrer. Il n’a aucune chance, pas avec un tueur de cette espèce.

– Nous le suivons ? demanda Yamata.

– Oui, mais il ne faut pas se faire remarquer. Je déteste ça, il est presque minuit et, à cette heure-ci, il n’y a pas beaucoup de circulation. Espérons que la chance nous sourira.

Le Manchot avait demandé au chauffeur :

– Croyez-vous qu’à cette heure, il existe des magasins de souvenirs, de jeux, de magies, de trucs du genre ?

– En voilà une idée. Il est minuit, tout est fermé... à moins que... dans les grands hôtels,

peut-être.

Le taxi s'arrêta devant trois grands hôtels, deux boutiques à journaux et, chaque fois, le détective descendait pour demander un renseignement. Enfin, il remonta dans la voiture.

– J'ai trouvé ce que je cherchais, dit-il au chauffeur, maintenant, conduisez-moi dans l'est de la ville.

Quant à Michel, il ne savait plus que penser. Il avait été facile de suivre la voiture-taxi puisque cette dernière s'était arrêtée à plusieurs reprises.

– Sacrament ! murmura le grand Beaulac, qu'est-ce qu'il peut bien faire ?

Yamata se serrait contre lui. Elle avait très peur. Par contre, la nouvelle que Michel lui avait apprise la remplissait de joie. Enfin, elle allait devenir madame Michel Beaulac.

Le taxi du patron s'arrêta non loin du boulevard Pie-IX et le détective descendit. Il régla sa course et la voiture s'éloigna.

Michel avait stationné l'automobile de Lionel sur la rue Notre-Dame, un peu à l'est du

boulevard Pie-IX.

– Il se dirige vers le port, fit Michel à Yamata. C'est sûrement là que doit avoir lieu la rencontre. Ne bouge pas d'ici, si je peux lui porter secours, je le ferai.

Mais le grand Beaulac n'eut pas à marcher longtemps. Le patron s'était assis sur un banc et semblait s'amuser avec une corde.

– Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ? se demanda Michel. Moi, je n'y comprends plus rien.

*

Smith s'était fait conduire au lieu de la rencontre. Mais il était bien en avance sur l'heure du rendez-vous.

– Tu veux faire un dix dollars ? dit-il au chauffeur. Je n'ai pas l'intention de voler ta voiture, ne crains rien. J'ai rendez-vous avec une femme mariée dans le port. Mais je crains le mari, c'est un maniaque, il peut m'attaquer. Il sait

que je porterai des lunettes à verres fumés. Tiens, mets ça sur tes yeux et promène-toi au bord de l'eau, si tu es attaqué, je serai derrière toi, je te défendrai.

– Dix dollars pour me faire casser la gueule, c'est pas gros.

– En voilà vingt.

Le chauffeur se promena durant cinq longues minutes sur le vieux port. Personne ne l'interpella, l'endroit était désert. Lorsqu'il revint à sa voiture, Smith reprit ses lunettes.

– Tu m'as rendu un fier service. Merci et oublie ce qui vient de se passer.

Le tueur était maintenant persuadé que le Manchot avait tenu promesse. Les policiers ou les collaborateurs de Dumont seraient intervenus en voyant l'homme aux lunettes noires.

« Il a du cran. »

Maintenant, Smith se devait de jouer son véritable rôle de tueur à gages. Il était sûr de lui. Il était champion tireur. Les concours qu'il avait gagnés ne se comptaient plus. Il aurait raison du

Manchot. Il ajusta ses lunettes noires sur son nez. Il était devenu Bob Smith, tueur à gages,... et sa montre indiquait une heure moins dix.

*

Yamata n'en pouvait plus d'attendre dans la voiture. Elle décida de descendre et de s'approcher du port. Mais elle n'allait pas se diriger du même côté que Michel, il ne lui pardonnerait pas. Elle s'avança lentement, en direction des quais. Il faisait très sombre.

Quand elle avait quitté la voiture de Lionel, le cadran indiquait une heure moins dix. Maintenant, il devait être moins cinq.

*

Le Manchot s'était levé. Michel le vit lancer un paquet sur le quai, une chose dont il retenait le bout. En effet, dans sa prothèse, il avait un

morceau de corde.

Le détective se redressa enfin et fit un pas en direction des quais.

– Smith, cria-t-il, où êtes-vous ? Je suis exact au rendez-vous.

Michel avait sursauté en entendant la voix de son patron.

Soudain, une ombre apparut au loin, sur le quai, tout près du bord de l'eau.

– Je suis là, Manchot !

– Approchez, je descends !

Beaulac sortit son revolver. Il aurait bien aimé faire feu sur Smith, mais ce dernier était beaucoup trop loin.

Robert Dumont fit craquer une allumette et jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était exactement une heure. Il descendit sur le quai.

– Ne bougez plus, Smith.

– Pourquoi ? Vous avez peur que j'avance ? À cette distance, vous ne pourrez jamais me toucher et moi non plus. Vous êtes seul ?

– Seul, répondit le Manchot.

Smith fit quelques pas en avant. Les deux hommes se tenaient les mains de chaque côté. Le Manchot sentait la crosse de son revolver dans sa main droite. Il lui fallait juger parfaitement la distance, il se devait de tirer pour tuer.

Smith, très sûr de lui, savait exactement à quelle distance il pourrait faire feu. Encore dix pas, selon lui. Le Manchot en franchit un, Smith un autre.

« Encore huit... sept, six... »

La main du tueur à gages ne tremblait même pas, jamais il avait eu tant d'assurance.

Soudain, le ciel s'éclaira tout d'un coup et une véritable pétarade retentit. Des flammèches brillèrent partout autour du Manchot. On entendait des claquements secs, de petites explosions.

Dès la première explosion, le Manchot s'était jeté à plat ventre. Il fit feu, en même temps que Smith.

Mais ce dernier ne voyait plus très bien sa

cible, aveuglé il visa mal. Il tomba, touché à la poitrine.

Michel voulut se précipiter vers le patron, mais une ombre le devança.

« Monsieur Dumont ! »

Il reconnut Yamata. Croyant son patron touché, la Japonaise s'était élancée vers lui. Michel voulut l'appeler, mais en même temps, dans un dernier effort, Bob Smith, le tueur à gages se releva.

Il fit feu... pour la dernière fois de sa vie et la jolie Yamata tomba sur le corps de Robert Dumont, le Manchot !

*

Le détective s'était relevé rapidement. Déjà, Michel était à ses côtés. Dumont poussa un juron.

– Je vous avais dit de demeurer tous les deux à la maison.

Michel était penché sur Yamata.

– Elle est blessée, sérieusement, patron... en pleine poitrine.

Le Manchot s'était rapidement dirigé vers Bob Smith. L'homme avait cessé de vivre.

Déjà, dans la nuit, on entendait hurler les sirènes. Les policiers approchaient, sans aucun doute.

En courant, le Manchot revint rapidement vers Michel qui tenait Yamata dans ses bras.

– Elle vit ?

– Oui. Mais elle perd beaucoup de sang ! « Sacrament » ! Pourquoi la police n'arrive-t-elle pas ?

Déjà, des voitures s'arrêtaient dans le vieux port. On entendait des voix.

– Par ici, cria le Manchot. Il faut une ambulance, vite !

Les premiers policiers arrivèrent au pas de course, revolver au poing.

– Tout danger est passé. Je suis Robert Dumont, le Manchot. L'homme, là-bas, étendu

sur le quai, c'est le tueur, le fou qui a assassiné quatre personnes. Il a cessé de vivre.

– Nous avons demandé une ambulance, elle devrait être ici dans une seconde.

Les policiers, habitués aux premiers soins, avaient obligé Michel à laisser Yamata. Étendue sur le sol, on tentait de lui porter secours.

– Si seulement vous m'aviez obéi, tout ça ne serait pas arrivé, murmura Dumont.

– Nous ne pouvions pas vous laisser partir seul.

– Tu as vu que je pouvais me débrouiller, mais ça n'a pas été facile. J'ai dû faire plusieurs endroits avant de trouver des « pétards à mèche ». J'ai également acheté de la corde et une bouteille d'essence. J'ai enduit la corde d'essence, j'ai attaché les pétards les uns aux autres et j'ai posé la mèche, puis j'ai lancé le tout sur le quai, à l'endroit où j'allais me trouver. Quand une heure est arrivée, j'ai allumé la mèche. Je savais que j'avais environ une minute devant moi avant la première explosion. La distraction a été suffisante

pour déconcentrer ce tueur à gages. Seul, j'aurais réussi, sans aucun dommage.

Enfin, la voiture d'ambulance arriva. On plaça Yamata sur une civière. Michel déclara aussitôt :

– Je me rends avec elle à l'hôpital.

– Et moi, dit le Manchot, sitôt que je pourrai, je retournerai chez maman. Tu pourras m'appeler là.

Cette nuit, pour le Manchot était loin d'être terminée. Il dut suivre les policiers au poste, pendant qu'on transportait le corps de Smith à la morgue.

C'est du bureau de l'escouade des homicides qu'il téléphona à sa mère pour lui apprendre que le cauchemar était terminé.

– Tout s'est bien passé ? demanda Corinne.

– Pas tout à fait. Yamata a été blessée. Je leur avais dit de demeurer à la maison.

– C'est grave ?

– Je l'ignore. Michel est à l'hôpital. Il va vous appeler dès qu'il en saura davantage sur son état.

Lionel désirait parler au détective privé. Il le félicita de son courage.

– Maintenant, j’aimerais bien savoir où se trouve ma voiture.

– Rue Notre-Dame, à l’est de la rue Pie-IX. Michel m’a remis les clefs et je les ai glissées sous le tableau de bord. Vous pourrez la récupérer.

– Merci, Dumont.

Avant de quitter l’appartement de Corinne, monsieur Lionel demanda à placer un appel.

Ce fut Bartino qui répondit au téléphone.

– Lionel qui parle, tout est terminé. Le Manchot a eu raison de Smith.

– Parfait, quant à moi, dit Bartino, j’ai confié le contrat Fulton à quelqu’un d’ici. Cette fois, il ne nous échappera pas.

*

L’inspecteur Bernier ne pouvait pas féliciter

son ex-employé. Bien au contraire, il dit au Manchot :

– Vous savez, Dumont, que vous avez tué un homme.

– Je sais.

– Vous devez répondre à une accusation d’homicide involontaire.

Le Manchot sourit.

– Vous ne croyez quand même pas que vous allez me faire condamner à la prison pour ça, inspecteur ? J’ai débarrassé la terre d’un tueur dangereux. On ne va quand même pas m’accuser de meurtre ?... Il est vrai qu’avec vous, il faut s’attendre à tout. Celui qui a dit que le ridicule ne tuait pas avait bien raison, car vous seriez mort depuis longtemps !

Enfin, on permit au Manchot de rentrer chez sa mère, mais avant de quitter le poste, il appela à l’hôpital où l’on avait transporté Yamata. Il put parler à Michel.

– Alors, quelles nouvelles ?

– On l’a immédiatement transportée dans la

salle d'opération. J'attends toujours. Vous êtes chez maman Corinne ?

– Pas encore, j'y serai dans une vingtaine de minutes.

La mère du Manchot était dans tous ses états.

– Je suis certaine que tu ne m'as pas dit toute la vérité, Robert.

– Yamata a été touchée à la poitrine. On est en train de l'opérer, donc, tous les espoirs sont permis.

Il était inutile de songer à dormir. Corinne, nerveusement, prépara du café.

Lorsque la sonnerie du téléphone résonna, elle sursauta si brusquement qu'elle en échappa la cafetière et faillit s'ébouillanter.

Robert Dumont, le Manchot s'était précipité sur le récepteur. Ce ne pouvait être que Michel.

Quelle nouvelle apportait-il à ses amis ? Yamata était-elle sauvée ?

Cet ouvrage est le 437^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.